

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
n ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 45

Montréal, Jeudi, 8 Novembre 1888.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centin
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTES: Chronique.—M. Joseph-Ernest Cyr, M.P.P.—Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.—La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.—Propos du docteur, par Dr E. Monin.—Nos gravures: Camille Saint-Saëns; Le vice-amiral Peyron; Le Corps de garde; La prière.—Le martyr du P. Béchet.—Le vendredi chez les Sakalaves.—L'origine des toasts.—Fosés et autres.—Le langage de la coiffure au Japon.—Jésie: Toujours, par Léonce Paul Terrillon.—Le Moulin rouge (suite).—Les petits grands hommes, par Pierre Véron.—De tout un peu.—Nécrologie.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES: M. Joseph-Ernest Cyr, M.P.P.; M. Camille Saint-Saëns; le vice-amiral Peyron; Le corps de garde; La prière.

CHRONIQUE

Ces jours derniers ont vu de grands changements au sommet de notre organisation politique. Le gouverneur-général qui de haut et de loin a présidé à nos destinées est parti, et un nouveau représentant de la Reine a été installé à Ottawa. Le changement s'est opéré le plus bourgeoisement du monde; quelques adresses d'adieu, autant d'adresses de bienvenue, un peu de poudre brûlée et tout est dit. La machine politique reprend son branle, interrompue un instant pour la forme.

Le gouverneur-général tient de moins en moins de place dans notre système politique. Chacun de ces hauts fonctionnaires si puissants jadis rapporte, pour ainsi dire, avec lui en Angleterre, un fragment de ces vastes pouvoirs dont disposaient les premiers gouverneurs.

Il s'est produit, sous l'administration du marquis de Lorne, un incident politique qui a singulièrement modifié les relations du Canada avec la mère-patrie. On sait que lorsque sir John conseilla à lord Lorne de destituer M. Letellier, le gouverneur crut devoir refuser de suivre l'avis de son gouvernement. Il s'ensuivit un débat qui fut porté en Angleterre. Le ministre des colonies écrivit à lord Lorne pour lui conseiller de suivre l'avis de ses ministres. En parlant de cet incident, l'auteur du livre si apprécié: *History of our own time*, M. Justin McCarthy, dit: "En ce faisant le gouvernement impérial a enlevé au représentant de la Couronne toute autorité, ne lui en laissant que l'apparence, et en a fait ce qu'il devait être—mais non ce que l'on voulait qu'il fut à l'époque de la Confédération—la figure head du Canada, l'interprète de la législation"... "Lord Lorne céda, M. Letellier fut destitué et avec lui disparut la dernière prétention de l'Angleterre au gouvernement de ses colonies."

Il est curieux de noter cette appréciation d'un écrivain libéral anglais et de la rapprocher du fait non moins curieux que c'est sous le règne des conservateurs que ce grand changement, dans le sens des idées libérales, s'est opéré. Ce que les libéraux désiraient et ce que bien des conservateurs paraissent redouter est arrivé à l'insu des uns et des autres.

Ce n'est pas le seul changement à noter pendant le séjour du marquis de Lorne en Canada. L'historien dont nous venons de parler ignorait que l'Angleterre possédait encore ici un pouvoir considérable qu'elle n'a pas hésité à sacrifier aux ambitions de sa plus puissante colonie, lorsqu'elle a cru que celle-ci était à la veille de lui réclamer ce pouvoir. On se rappelle que plusieurs personnes réclamaient comme corollaire de la politique nationale, la faculté de nous créer, sans l'intervention de l'Angleterre, de nouvelles relations commerciales. A quoi bon pousser le pays à un surcroît de production si nous ne pouvons l'écouler au dehors! Il nous faut des traités de commerce qui nous ouvrent les marchés de l'étranger. Or, le pouvoir de conclure des traités est un des privilèges de la Couronne. En répondant à l'adresse du parlement, l'été dernier, le gouverneur-général a déclaré que la métropole nous accordait le droit de négocier directement avec tous les pays du

monde. C'était une concession énorme et faite avec d'autant plus de bonne grâce que nous ne l'avions ni exigée, ni même encore demandée. Ce sont les concessions de ce genre que l'on accepte avec reconnaissance.

Lord Lorne est parti au milieu des regrets de ceux qui l'ont connu. Il a su se faire aimer de tous ceux qui ont eu des rapports avec lui. Il était très accueillant; très aimable, jamais l'apparence de morgue ou de pose chez lui, mais toujours une rondeur d'allure qui vous mettait à l'aise. On ne saurait mieux remplir que lui la charge qu'il a occupée avec tant de tact pendant cinq années.

M. JOSEPH-ERNEST CYR, M.P.P.

Tout ce qui vient du Nord-Ouest a le don assez rare d'éveiller l'attention; c'est pourquoi nous imprimons aujourd'hui avec plaisir une petite notice biographique qui intéressera plus d'un lecteur. C'est la simple histoire des débuts d'un jeune Canadien, enfant de Montréal, en train de se faire là-bas une carrière pleine d'honneur pour lui et d'utilité pour son pays.

M. Joseph-Ernest Cyr, dont nous donnons aujourd'hui le portrait, député de Sainte-Agathe à la Législature de la province de Manitoba, est né à Montréal le 4 septembre 1854, du mariage de Michel Cyr, de Saint-Clément de Beauharnois, et de Marie Moquin, de Laprairie. Son grand-père était du régiment des Voltigeurs et prit part à la bataille de Châteauguay, sous de Salaberry. Le jeune Cyr fut envoyé au collège Saint-Laurent, près Montréal, où il demeura jusqu'à l'âge de quinze ans. Il s'y distingua par son application et ses succès. Il raconte aujourd'hui en termes émus l'amer chagrin qu'il ressentit de se voir fermer l'étude du latin et des littératures anciennes vers lesquelles l'attiraient son goût et ses aptitudes.

A Chicago, où sa famille était venue se fixer pour quelque temps, il essaya d'entrer dans les affaires. N'ayant pu réussir, il embrassa résolument la carrière modeste dans laquelle son père s'était fait remarquer. Il devint ouvrier plâtrier. Les dures journées d'apprentissage n'atteignirent pas en lui le feu sacré du patriotisme et des choses intellectuelles. Il lisait, s'instruisait et prenait une part active à toutes les réunions des Canadiens-Français établis dans la grande métropole de l'Ouest américain. Lors des célébrations de la fête nationale de Saint-Jean-Baptiste, il se faisait remarquer par son activité et sa parole entraînante. Il glorifiait la patrie absente.

Ce fut vers ce temps, en 1874, qu'il songea de partir pour la France afin de prendre du service dans l'armée. Lequel d'entre nous n'a pas fait à l'âge de vingt ans quelques-uns de ces rêves où se retrouvent mêlés dans une confusion mystérieuse des désirs de dévouement chevaleresque, des projets de voyage et d'aventures sans fin, des aspirations vers un inconnu dont le beau pays de France est souvent le terme et la réalisation lumineuse!

M. Cyr rencontra dans sa famille une sage résistance à l'exécution de son dessein, et il dut se résigner.

Revenu à Montréal, après une absence de six années, il s'y maria à M^{lle} Adélaïde-Césarine Senez. Au printemps de 1882, il quitte Montréal et va s'établir à Saint-Boniface, province de Manitoba, où il fonde, avec son père, sous le nom de Cyr et fils, une société d'entrepreneurs dont la réputation et les succès sont connus de tous.

Cependant, d'autres soucis occupent bientôt l'esprit de M. Cyr; il admire le rôle important joué par le groupe uni et compacte de la population canadienne-française dans le Manitoba et le Nord-Ouest, et bientôt il saisit l'occasion d'offrir sa collaboration dévouée à l'oeuvre commune. Ses compatriotes acceptent avec reconnaissance, et bientôt il est nommé juge de paix pour la province, élu au Conseil de la Municipalité de Saint-Boniface et réélu au Conseil-de-Ville lorsque Saint-Boniface devient ville. Il est un des fondateurs du Cercle Provencher dont il occupe la vice-présidence, et appartient au

comité de régie de la Société Saint-Jean-Baptiste. M. Cyr est membre de la rédaction du journal *Le Manitoba*, où ses écrits sont très appréciés. Il fut question de sa candidature à la mairie aux dernières élections municipales, et l'automne dernier plusieurs électeurs de LaVérandrye le pressèrent de s'y porter candidat à la députation locale. Il refusa; mais, il y a quelques mois, il ne put se refuser aux sollicitations de ses amis dans le comté de Sainte-Agathe, où il fut élu au mois de juin dernier.

Si l'amour ardent de sa nationalité, le vif désir de servir la cause canadienne-française, une activité et une énergie peu communes unies à beaucoup d'intelligence et de dignité personnelle, sont la garantie d'une belle carrière, M. Cyr en donne toutes les espérances, et *L'Opinion Publique* aura eu quelque mérite à en publier les gages manifestes.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XIX

AFFINITÉ DES COMÈTES AVEC LES ÉTOILES FILANTES ET LES BOLIDES

Tout le monde sait aujourd'hui comment les astronomes expliquent l'apparition des étoiles filantes. Elles se montrent plus nombreuses à deux époques de l'année, vers le 10 août et surtout dans la nuit même du 10, et ensuite le 14 novembre; mais en tout temps il en tombe un si grand nombre que Newcomb en fait monter le chiffre annuel à 146 mille millions. Aussi les astronomes admettent-ils qu'il y a dans notre système des zones ou anneaux composés, pour ainsi dire, d'une poussière de corpuscules très petits comme au-delà de Mars nous en avons reconnu une, formée de petites planètes. On ne croit plus d'ailleurs que ces anneaux aient été produits par les planètes, mais on les assimile aux comètes qui, venues des profondeurs de l'espace, restent attachées à notre système par l'attraction planétaire. Comme elles, ces nuages de poussière cosmique, arrivés du ciel dans le système solaire, peuvent s'y fixer, prendre un mouvement elliptique et semer leurs particules le long de leur orbite selon leur vélocité diverse. Un de ces anneaux coupe l'orbite terrestre aux deux points où la Terre passe le 10 août et le 14 novembre. Quand notre planète traverse ce nuage, les grains et les cailloux dont il est composé entrent avec toute l'impétuosité de leur vélocité planétaire dans notre atmosphère, et, en pressant l'air devant soi, y excitent une telle chaleur que la plus petite poussière s'en va en feu et disparaît. Il en est de même des autres nuages ou grains solitaires de poussière qui viennent à tomber dans notre atmosphère. Les cailloux qui, par suite de leur volume, résistent à l'incendie, peuvent venir tout près de la terre sous la forme de météores lumineux, appelés *bolidés*; les uns, vu leur vélocité extraordinaire, réussissent encore à passer outre, mais d'autres, quelquefois après avoir éclaté dans l'air avec un bruit imposant, tombent sur notre planète et y sont connus sous le nom d'*aérolithes*.

Au siècle dernier, la pluie de pierres dont parle la Bible et qui acheva la défaite des Amalécites, les poursuivant tout le long de la route qu'ils suivaient dans leur fuite, était regardée par les incrédules comme une de ces folies dont la science ne daigne pas même s'occuper. Aujourd'hui ces superbes et sarcastiques contempteurs sont convaincus d'ignorance. La grêle de pierres en laquelle se réduisit avec un horrible fracas le fameux bolide de 1803, à Laigle, en Normandie, persuada les plus difficiles que ces phénomènes sont possibles dans l'ordre purement naturel. Le plus gros des aérolithes de Laigle pesait 10 kilogrammes. On en a vu tomber d'autres plus gros depuis lors. Le 9 juin 1866, plusieurs milliers de rochers s'abattirent sur la terre à Kniahynia, en Hongrie; il y en avait de toutes les grandeurs jusqu'au poids de 293 kilogrammes. L'aérolithe ferrugineux, trouvé au Chili la même année, en pesait 104; un autre tombé à Murcie, le 24 décembre 1858, en pesait 114. Enfin, il y en a du poids

de 625, 750, 780 et même de 3,000 kilogrammes, pour ne rien dire de la Roche du Nord, à la source du fleuve Jaune, en Chine, qu'une antique tradition veut être tombée du ciel, ni d'autres roches nombreuses auxquelles les géologues attribuent la même origine.

C'est pourquoi les savants incrédules se jettent précipitamment à un extrême opposé. Pour eux maintenant, la grêle de pierres, qui assaillit les Amalécites, fut un événement tout naturel, et le feu, tombé du ciel d'après la Bible, pour venger Dieu outragé, est tout simplement, toujours d'après eux, une rencontre fortuite d'étoiles filantes et de bolides. Belle invention en vérité ! Ces aéroolithes, qui naturellement poursuivaient les Amalécites sans frapper aucun des Hébreux victorieux qui les talonnaient, ces aéroolithes, disons-nous, devaient suivre une trajectoire assez étrange ; et de plus ces bolides qui s'abattaient en droite ligne sur les personnes et les lieux dignes d'un tel châtement ! L'œuvre incrédule ! Elle est en droit de vanter ses progrès. Au siècle dernier, elle basait ses objections sur l'ignorance scientifique de ses apôtres ; aujourd'hui elle les fonde sur le manque de bon sens. Mais revenons à nos moutons.

Les étoiles filantes et les bolides font voir par leur vélocité qu'ils viennent, comme les comètes, des espaces célestes ; selon la même loi, des corps qui composent ces météores, les uns s'arrêtent dans notre système et les autres ne font qu'y passer en retournant dans l'espace. De là vient qu'il y a des apparitions d'étoiles filantes périodiques, et d'autres, comme l'on dit, sporadiques. Attendu l'identité de l'orbite il y a de ces essaims de corpuscules au milieu desquels, nous le savons, se trouvent des comètes ; mais ce n'est pas toujours le cas et ce n'est pas nécessaire, car les comètes représentent plutôt un état particulier, ou peut-être un nucléus plus considérable de cette matière qui peut exister émettée et presque réduite en poussière.

Heureusement les essaims de bolides, qui sont les intermédiaires entre les étoiles filantes et les comètes, sont rares, si tant est qu'il y en ait ; les pluies de pierres observées jusqu'à ce jour semblent être nées de l'explosion d'un seul bolide. Ces corps donc, comme ceux qui, entrant dans l'atmosphère terrestre, produisent le phénomène des étoiles filantes, sont pour la plupart des êtres solitaires, qui errent entre les planètes, même voyagent dans d'autres systèmes et ici ou là finissent, en très grand nombre, par tomber sur quelque astre dont ils se sont trop approchés. Rien cependant n'empêcherait que l'un d'entre eux plus considérable se fourvoyât, et, s'abattant sur la Terre, lui donnât un choc dont on dût s'apercevoir. Tout dépend de leur masse, car, pour la vélocité, ils ne laissent rien à désirer. Autant que nous savons jusqu'à présent tous ces astres sont pourtant assez petits pour n'inspirer aucune crainte.

Mais ceux qui (par ignorance, comme d'habitude) se moquaient naguère de l'Écriture sainte, parce qu'il y est parlé de la chute d'étoiles sur notre globe et qui croyaient faire de l'esprit en disant qu'il était bien petit pour recevoir des corps si grands, n'en sont-ils pas réduits aujourd'hui à craindre, lors même qu'il n'y a aucune raison de l'appréhender, la fin du monde par le choc des comètes (étoiles véritables aussi bien que les bolides en égard à leur provenance). Cette année même, nous avons entendu le long des rues de Florence, comme partout ailleurs, les colporteurs de journaux, gent loin d'être cléricale, crier à gorge déployée : *Lisez, messieurs ; le rapport de l'astronome américain, avec l'explication de la comète et la fin du monde. — Et stella cadent de celo ; et stella de celo ceciderunt*, murmurait en passant quelque bon prêtre ; les étoiles tomberont sinon cette fois, certainement au temps fixé par Dieu dans ses éternels conseils. L'astronome américain a pu se tromper, mais la parole de Dieu ne passe pas et elle sera accomplie.

(A suivre.)

GIULIO.

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

Sainte Thérèse d'Avila (1515-1582) entra, à l'âge de vingt-et-un ans, dans un monastère de Carmélites. Elle a écrit elle-même sa vie, et après elle Ponce de Léon et Diego de Gomez l'ont fait. Ses œuvres sont consignées dans quatre volumes in-folio. Ses traités, le *Chemin de la perfection*, le *Château de l'âme*, *Pensées sur l'amour de Dieu*, etc., ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe.

Que le lecteur suppose un écrivain soutenant son style par les élans les plus passionnés de l'âme, par une sensibilité inouïe de cœur, par une inspiration coulant d'une source vive et féconde, et l'on aura une idée des écrits de cette sainte. « Suivez-la, suivez-la, s'écrie Ponce de Léon, le Saint-Esprit parle par sa bouche. »

Le sentier lumineux qu'elle a tracé, ajoute un autre de ses biographes, conduit au trône du Tout-Puissant ; elle a vu Dieu face à face, elle vous le fera voir ; avec elle, il n'est pas de montagnes si abruptes dont la pente

ne s'adoucisce ; la voie de la perfection est facile, car c'est la vertu qui y mène, et la vertu c'est l'amour. Que d'autres, à la parole sinistre, interrogent sans cesse les douleurs de l'enfer et fassent sortir d'effrayantes lamentations de ce gouffre toujours béant dans leur discours, sainte Thérèse, appuyée sur l'espérance et la foi, ouvre en souriant les régions célestes aux regards de l'homme ; elle en raconte les joies, elle en répand autour d'elle le calme et la sérénité, ou si par moment elle songe aux rigueurs de la justice divine, la charité l'embrase d'une tendresse si compatissante, qu'elle plaint tous les damnés et jusqu'au démon, dont la peine est plus grande, à ses yeux, que celle infligée à ses victimes : *le malheureux*, dit-elle, *il ne saurait aimer !*

Sapho, chez les Grecs, l'Alfaisuli des Arabes, et toutes ces grandes figures de femmes qui apparaissent dans l'histoire littéraire des peuples, sont loin d'atteindre la sainte carmélite d'Avila. La poésie se ressent de la poétique candeur de sa foi !

Prier avec tous et pour tous, pleurer avec ceux qui pleurent et souffrir avec ceux qui souffrent, tel fut le pieux apostolat de sainte Thérèse. Ponce de Léon, Luis de Grenade, sainte Thérèse, Las Casas, cet Isaïe du catholicisme, voilà les vrais apôtres de l'école spiritualiste en Espagne—école qui renversa ce qui restait de mauvais goût et qui présagea, la glorieuse époque des trois Philippe.

C'est à tort que la plupart des biographes attribuent à Lope de Véga l'honneur d'avoir créé le théâtre espagnol ; c'est, ou une exactitude à relever ou un préjugé à détruire. Le théâtre espagnol doit avoir, à peu de chose près, dit Lottin de Laval, la même généalogie que ceux de France et d'Italie. D'après la *Cronica general del Espana*, des *Troubadores y juglares* (troubadours et jongleurs) assistèrent aux noces des filles du Cid, vers 1090, et ces poètes nomades, après avoir fait entendre le chant du barde et du rapsode, se réunissaient en troupes pour offrir à leurs hôtes des représentations où chacun pouvait faire briller son talent de poète, de danseur ou de musicien ;—telle fut la gaie-science, ce premier jalon du théâtre moderne. D'un autre côté, les Espagnols, peuple éminemment religieux, assistaient avec délices aux mystères que leurs prêtres représentaient dans les églises. Nous partageons l'opinion de Viardot, qui croit que ces mystères ont donné naissance aux drames religieux appelés *Autos sacramentales* ou *Comedias divinas*, genre auquel se sont adonnés les plus beaux génies du théâtre espagnol.

Moratin (1) dit : « Notre Eglise, après avoir lancé interdiction sur interdiction pour faire cesser des représentations condamnées par les conciles, avait reconnu que les lois luttèrent en vain contre les habitudes populaires, et que, puisqu'il fallait absolument des fêtes, c'était à elle d'en prendre la direction pour les épurer des obscénités qui les souillaient. Elle rappela que les fêtes les plus solennelles du catholicisme avaient été célébrées autrefois par des chants, des cançons, des divertissements, et elle résolut de procurer au peuple, avec plus de décence et à l'abri du sanctuaire, les mêmes plaisirs qu'il avait goûtés sur les places et les promenades publiques. »

Bouterweck et Signorelli, deux critiques distingués, sont encore dans l'erreur quand ils attribuent l'invention des *Autos*, le premier à Caldéron, et l'autre à Lope de Véga. Cervantes, qui apparut avant Lope de Véga, dit dans le *Prologo de sus Comedias*, qu'avant l'âge de onze ans son goût pour le théâtre et la poésie naquit devant les tréteaux du célèbre Lope de Rueda. « Moi, dit-il, comme le plus vieux, je me souvenais d'avoir vu un jour le grand Lope de Rueda, homme insigne pour l'esprit et la représentation. Dans le temps de ce célèbre acteur espagnol, tout l'attirail d'un acteur de comédie s'enfermait dans un sac. »

Le mauvais goût qui distingue l'école antique fut combattu par une nouvelle école qui s'éleva à côté d'elle. Cette nouvelle école nationale trouva des zélés dans la personne de Villabonis, moraliste distingué, qui composa des écrits intitulés : *Problemas naturales y morales*, *Los tormentos delos araros* ; Fernan Perez de Oliva (1494), traducteur de Plaute, d'Eurypide, de Sophocle ; Pedro Simon Abril (1530), qui traduisit un grand nombre d'auteurs grecs et latins. Déjà l'élan avait été donné par Rodrigo de Cota et Juan de la Encina, qui peuvent être considérés comme les pères de l'art dramatique et les véritables fondateurs de l'école nationale.

L'apparition de la *Celestine*, cette farce licencieuse qui eut plus de vogue dans le XVI^e siècle que *Don Quichotte* dans le XVII^e, prouve que l'auteur principal de ce drame, Ferdinand de Rojas, était doué d'un grand talent dramatique.

Torres Naharro fut le Boscain du théâtre. On cite huit comédies de cet auteur. Ses œuvres ont été imprimées pour la première fois, à Rome, en 1517, sous le titre de *Propaladia*. Son dialogue est vif, mais il est loin de connaître les règles sévères des unités de temps, de lieu et d'action. La *Comedia tinelaria* et la *Comedia soldatesca* sont d'excellentes peintures de mœurs. Il mérite bien le titre d'*artificioso* que lui donna Cer-

(1) *Origines del teatro espanol.*

vantes. La marche de l'action est trop souvent ralentie dans ses comédies par la multiplicité des intrigues.

Augustin Rojas Villandrado, dans son roman plaisant : *Le Voyage amusant*, décrit l'indigence et la vie vagabonde des auteurs ou acteurs dramatiques. D'après son catalogue, huit noms représentent les différentes espèces de troupes ou d'acteurs qui, pauvres, dénués, portant dans un sac l'attirail de leurs représentations, allant par les villages de la vieille Castille, grimaçant, hurlant, astiqués de longues barbes postiches, tendant une main amaigrie pour recevoir l'aumône du passant. Des confréries succédèrent à ces acteurs nomades ; on cite surtout celle de la *Passion* et celle de *Notre-Dame de la Solitude*.

Cependant, l'art n'avancait que lentement. Un parti puissant, les *Mousquetaires*, avait entrepris de renverser ces représentations qui, en réalité, tranchaient du ridicule. On siffla les acteurs, brisa leur attirail, et on les traqua comme des bêtes fauves. Mais un homme d'esprit, quoique sans éducation, un pauvre batteur d'or, avait d'un coup d'œil saisi ce qui manquait à ces troupes inexpérimentées. Il laissa là son établi, ses outils et commença à parcourir l'Espagne en compagnie de quelques confrères.

Lope de Rueda, car tel était son nom, avait deux grandes qualités : il était à la fois peintre et observateur. Il nous reste de lui quatre comédies, deux colloques en prose et un colloque en vers.

Original comme peut l'être un artisan, homme de bon sens avant tout, il remplit en peu de temps l'Espagne du bruit de son nom. Son seul but était d'amuser : il était trop ignorant pour apprécier l'art. N'empêche que son dialogue est aussi vif, aussi piquant que celui de Plaute. Licenciés, bacheliers, docteurs, étudiants, alguasils, hidalgos, tous ces gros bonnets qu'il avait vu poser devant sa boutique, trouvent dans ses drames des plats tout servis. C'est ainsi que Rueda parvint à trouver le vrai chemin de la comédie, sans cependant faire un pas de plus pour atteindre l'art ; mais il avait déjà beaucoup fait. Rueda avait deviné l'art de développer les passions, et il réussit dans les détails. Chez lui, la gaieté s'allie à la raison ; caustique sans être acrimonieux, philosophe sans être pédant, chaste sans artifice, sa phrase a toujours une allure vive, un tour original.

L'Espagne honora le poète qui l'avait amusé, et il emporta en mourant l'estime et l'admiration de ses concitoyens.

Juan de Timoneda marcha sur les traces de son ami et de son maître Rueda ; il est plus savant, mais moins original. Parmi ses pièces on cite la *Brebis perdue* et un recueil d'historiettes plutôt amusantes qu'utiles : *Le Patricio*.

Alonso de la Véga (1566) laissa trois comédies, et Gil Vicente en fit un plus grand nombre. D'après Cervantes, Naharro serait le successeur de Rueda ; il excellait paraît-il à faire des fanfaron poltrons ; il aurait opéré une véritable révolution dans les costumes, placé l'orchestre devant le théâtre, aboli en partie la barbe postiche, indispensable jusqu'à lui, imita les décorations, les nuages, les éclairs, le tonnerre, etc.

Juan de la Cueva (1550-1594) composa un grand nombre d'ouvrages lyriques, épiques et dramatiques. Il est encore l'auteur d'un art poétique. Doué d'une imagination fouguese, il s'élève trop souvent dans le vague. S'il eut guidé son talent, il aurait fait avancer l'art, mais il visa trop à l'effet et au superficiel.

Nous abordons avec plaisir l'époque la plus glorieuse pour le théâtre espagnol, la période des trois Philippe. C'est alors que l'on voit la poésie se mêler à tout ; « chaque colline était un parnasse et chaque fontaine une hypocrène ; elle se manifestait partout, dans les fêtes religieuses, les processions, les sérénades, les réjouissances publiques et les combats de taureaux. »

L'Espagne compte parmi ses plus grands écrivains, Cervantes, Lope de Véga, Caldéron de la Barca. C'est le moment d'examiner à part ces grandes figures de l'Espagne littéraire.

CERVANTES

Don Miguel Cervantes Saavedra naquit à Alcala de Henarès, petit village de la nouvelle Castille, le 9 octobre 1547. Son père était un pauvre hidalgo, « un de ceux qui ont une lame au râtelier, une vieille rondache, un roussin maigre et un chien courant. »

On le destinait à l'état ecclésiastique, mais, après quelques études faites à Madrid, don Miguel préféra aux prébendes et aux évêchés tant rêvés par ses parents l'atmosphère des tripots de Madrid—séjours fréquents par les beaux esprits et les porte-rapières de la capitale.

Ses premières poésies sont dans le goût de l'époque ; c'est dire qu'elles sont médiocres. Son roman pastoral, *Philène*, est fade et n'obtint pas un meilleur succès. Désespéré, don Miguel, pour échapper à la pauvreté qui le menaçait, se tourna vers la carrière des armes. Aventureux comme tous les gens de sa condition, il part pour l'Italie : l'Europe alors était en feu. Il s'engage dans les troupes de Marc-Antoine Colona, général en chef de l'armée et de la flotte de Pie V, après avoir été, comme Gil Blas, le valet de chambre du cardinal Aquaviva. Il fit partie de la fatale expédition de ce chef,



M. JOS. ERNEST CYR, M.P.P.



M. CAMILLE SAINT-SAENS, auteur de « Henri VIII ».



LE VICE-AMIRAL PEYRON

et combattit à Lépante, où il laissa son bras gauche. Il servit pour l'Espagne en Sicile jusqu'en 1575. Se rendant, dans la même année, de Naples à Madrid, il fut capturé par des corsaires barbares qui l'amènèrent à Alger. Après cinq années de servitude, il fut racheté par les Pères de la Merci et rentra à Madrid âgé de 34 ans.

Il n'avait pas perdu le goût de la littérature, et tous ses malheurs n'avaient pas tellement émoussé ses sentiments qu'il renonça à l'amour. Il épousa une vieille fille noble. Cette union fut pour le poète une source de nouveaux désenchantements ; c'était, pour parler le langage de Sancho, la faim qui épousait la soif. *Sa Galatée*, pastorale allégorique où il se met en scène sous la figure d'un berger, date de cette époque. Il n'a pas su tirer avantageusement parti de toute la richesse de poésie que ce sujet mettait à sa disposition. Quoiqu'il en soit, cette mosaïque curieuse prouve que si Cervantes est le premier des prosateurs espagnols, le Boccace de la Péninsule, il est loin d'occuper le dernier rang comme poète. On a encore de lui une trentaine de pièces de théâtre, dont les plus remarquables sont : *Numance* et la *Vie d'Alger*. *Le voyage au Parnasse* a un peu de l'originalité et de la fine critique du *Don Quichotte* ; cette critique de l'art dramatique est supérieure à ses drames.

A Séville, il composa ses *Nouvelles exemplaires* qui l'emportent sur toutes les productions de ses contemporains dans ce genre. Il s'élève au-dessus d'eux par son originalité ; il n'a rien emprunté : invention, style, composition, tout lui appartient.

Mais l'ouvrage qui l'a immortalisé est son *Don Quichotte*. Don Miguel a porté dans ce livre un coup mortel aux romans de chevalerie, mis en vogue dans la société espagnole par les jeunes gens, les femmes et même les vieillards. "Le contraste de cette vieille institution, dit un historien, avec les mœurs nouvelles, tous les établissements du moyen âge dont l'esprit s'était perdu, mais dont on voyait subsister l'ombre, inspirait en France, à Rabelais, cet affreux éclat de rire qu'il nomma Pentagruel, dans le même temps à peu près où il inspirait cette fine et ingénieuse parodie qui est le commencement de *Don Quichotte*."

Tout le monde connaît ce gentilhomme de la Manche qui, perdant l'esprit à force de toujours lire les livres de chevalerie, se met en campagne dans le but d'imiter les Amadis et les Rolland. "On connaît aussi cet écuyer Sancho, l'extrême bon sens, qui trotte sur son âne à côté de son maître, l'extrême imagination, semblable à la tardive expérience venant toujours quand le mal est fait, et qui, ayant beau se presser, beau courir, beau crier, n'est presque jamais écoutée. Ces deux personnages, Don Quichotte et Sancho, sont inséparables ; c'est l'âme et le corps, la lumière et l'ombre ; l'un représente tout ce qu'il y a de généreux dans la nature humaine, et l'autre d'instincts égoïstes et étroits. Donnez à Don Quichotte un peu du bon sens de son écuyer, ou à Sancho un peu de cette loyauté et de cette héroïsme qui caractérisent son maître, et de deux fous vous aurez fait un sage, sage du moins selon les hommes. Mais ils s'accordent rarement, et pourquoi s'accorderaient-ils ? Voyons-nous souvent dans le monde l'imagination d'accord avec la raison ? Les élans généreux du cœur sont-ils souvent approuvés par cette sagesse vulgaire qu'on appelle l'expérience ?"

Malgré toutes les beautés du livre de Cervantes, son mérite ne fut reconnu que cent ans plus tard par ses concitoyens. Evidemment, l'auteur avait devancé son siècle. Aussi, avec quelle complaisance écrivait-il ces mots à la fin de l'ouvrage qui devait immortaliser son nom : "Ici, Cid Hamed Benengeli déposa sa plume ; mais il l'attacha si haut, que personne ne se risquera plus à la reprendre."

"Personne en effet, dit un de ses biographes, n'atteignit plus à cette profondeur d'invention si limpide, à cette touche de pinceau si hardie, à cette raison si naïve, si fine, qui fait rire dans l'enfance et méditer dans l'âge mur. Le livre de Cervantes demeurera autant que les hallucinations héroïques et le bon sens égoïste, autant que les désirs imaginaires des utopistes et que les obstacles auxquels on se heurte à chaque pas dans ce monde où chaque jour emporte une illusion."

Bref, *Don Quichotte* est le livre le plus original qui ait été fait, et il est écrit avec une richesse de style qu'aucune traduction ne peut rendre.

Cervantes mourut le 23 avril 1616, âgé de 69 ans.

EDMOND LARBAU.

(A suivre.)

PROPOS DU DOCTEUR

L'HUITRE

De tout temps, l'homme et l'huitre ont fraternisé, s'il est vrai que la fraternité consiste à se manger les uns les autres ! Les *Kjækkenmæddings* des côtes du Danemark et de la Norvège sont des agglomérations de coquilles, qui nous montrent comme les reliefs des repas préhistoriques de nos ancêtres, les hommes primi-

tifs. Le regretté Darwin nous affirme, d'ailleurs, que le singe (cet ancêtre encore plus vénérable du Parisien contemporain) déguste l'huitre avec autant de plaisir que peut le faire l'habitué le plus endurci de nos cabarets fameux.

Donc, il est avéré, depuis les recherches des géologues, que les races anciennes qui habitèrent les côtes de la mer du Nord puisèrent dans le succulent acéphale l'un des éléments primordiaux de leur subsistance, et peut-être la principale condition de leur prolificité.

Dans les civilisations anciennes, l'huitre était connue et estimée. Les Grecs la mangeaient avant les repas pour stimuler leur appétit. Les Romains avaient en grande honneur l'*ostrea edulis* et se livraient, avec une science profonde, à la culture et à l'engraissement de ce mollusque si fécond. Les parcs de Bales et du lac Lucrin fournissaient, en grande quantité, des huîtres estimées, que les Romains, au dire d'Horace, de Plinius et de Macrobe, mangeaient avec du poivre, du vinaigre et du vin. Vitellius, qui s'y connaissait, les appelait *nobilium cibus*, la nourriture des grands ; pendant ce temps, la race de Moïse les proscrivait comme impures :

Tant il est vrai qu'en ce monde où nous sommes,
Et le mal et le bien dépend du goût des hommes !

Ici, la sagesse hébraïque s'est trouvée certainement en défaut. L'huitre est un aliment sain, léger, délicat, à la fois d'un grand pouvoir nutritif et d'une digestibilité aisée : ses inconvénients sont peu fréquents et rarement sérieux. Chez le convalescent, elle jouit de la précieuse propriété de réveiller l'appétit et d'exalter les forces digestives. Elle empêche le dégoût des aliments qui envahit si communément l'habitant des villes. Elle stimule doucement l'estomac paresseux du vieillard. Boerhaave vantait les huîtres dans la phtisie, et Baster affirmait qu'elles sont sédatives, c'est-à-dire calmantes pour le système nerveux, et recommandables, par conséquent, dans les névroses à forme excitative et dans l'insomnie.

Il est toutefois exagéré d'écrire, avec le docteur J. Arnould, un maître en hygiène : "L'huitre est un aliment de gourmet ou de malade." Si cela était rigoureusement vrai, pensez-vous que le ventre de Paris dévorerait annuellement plus de 300 millions de ces bivalves (150 par habitant) ? Pensez-vous que Londres en consommerait plus d'un milliard ? Verrions-nous l'ostréiculture et le parquage fournir des branches aussi florissantes de l'industrie et du commerce contemporains ?

Les chiffres que nous avons cités ne sont rien à côté de ceux que nous fournirait les mercuriales des halles et marchés en Amérique, où l'huitre est énorme, et aussi peu chère qu'elle est grasse.

La vraie raison de ce succès alimentaire de l'huitre, c'est qu'elle est un aliment riche, sain et savoureux. Riche par son albumine et ses sels, chlorures, iodures et bromures, phosphate de fer en particulier, l'huitre est éminemment hygiénique, parce que, *pris en quantité modérée*, cet aliment se digère aisément, grâce aux sucs biliaires puissamment digestifs dont est pénétré l'énorme foie de l'animal. L'eau de mer que l'huitre contient et qui est comme son véritable milieu intérieur, est, en outre, très favorable aux fonctions digestives : c'est une réelle eau minérale chlorurée, excitante et laxative pour le tube gastro-intestinal. Enfin, l'huitre est un aliment incontestablement savoureux. Sa saveur toute spéciale et si chère aux gourmets, lui a valu le surnom de *truffe de la mer* : elle réside plutôt dans le *cousinnet* que dans le *pourtour du manteau*, et que, surtout, dans les *branchies*, ordinairement fades et indigestes.

Les petites huîtres sont, en général, les meilleures. Celles de Zélande, d'Ostende, de Mareignes et d'Arcahon sont les plus estimées des connaisseurs ainsi que la petite Cancale. Quant aux Portugaises, elles sont riches en iode et en brôme : mais leur goût est singulièrement désagréable. Les essais de croisement de ces dernières huîtres ont été désastreux, et la "Portugaise améliorée" ne saurait, tout au plus, passer que pour une sophistication très inférieure de la Marenne. On sait, d'ailleurs, que, pour rendre les huîtres vertes, il suffit de les parquer quelque temps dans des fosses bordées de mousses vertes.

Le génie des falsificateurs s'est arrêté à l'escargot artificiel, fait avec le mou de veau : il ne nous a pas encore gratifiés de l'huitre artificielle. Mais, rassurez-vous. D'ingénieuses écaillères ont transvasé des portugaises dans des écailles d'Ostende, et soudé les valves étrangères avec un ciment silicaté ! La fraude a été récemment dévoilée par M. Devillard.

L'huitre (et c'est là encore un de ses grands avantages comme aliment) n'a besoin ni de cuisson, ni d'appât, ni même d'assaisonnement culinaire quelconque. Elle doit se manger crue, arrosée d'un vin blanc généreux : quelques gouttes de citron ont l'avantage de tuer les vers et autres animalcules parasites de l'huitre. Nos confrères du Nouveau-Monde aiment à prescrire aux anémiques et aux débiles le *bouillon d'huîtres*. Nous avouons humblement ignorer ses propriétés. Mais nous savons certainement que le mollusque bouilli, rôti ou frit, est indigeste.

L'huitre se mange surtout à l'automne. M. Prudhomme l'appelle volontiers "l'hirondelle de l'hiver," parce que sa vente est messagère de la saison rigoureuse. L'huitre est fort médiocre et cause parfois des accidents durant les mois d'été, à l'époque de ses amours, d'ailleurs peu intéressantes, l'huitre étant hermaphrodite. On sait que l'œuvre de chair est, hygiéniquement, défavorable à celle des animaux, pour écrire (nos lecteurs nous le pardonneront), la langue si française du *Tintamarre*.

Mais, en cet *entre-deux* saisonnier, comme dirait Sydenham, la chair de l'huitre est délicieuse, bien meilleure que pendant les rigueurs de l'hiver. C'est surtout maintenant qu'il faut nous écrier avec Albert Morel, un élève de Monselet :

Tout embaumée encor d'algues et de goémons,
Paris te sollicite et Cancale t'envoie,
O toi qui fais aimer, ô toi que nous aimons !

Dr E. MONIN.

NOS GRAVURES

Camille Saint-Saëns

M. Camille Saint-Saëns, l'éminent compositeur dont nous publions le portrait, est l'un des maîtres les plus remarquables de l'école française. Sa réputation, dès longtemps établie, est basée sur bon nombre d'œuvres qui n'ont pas rencontré auprès du public toute la faveur qu'elles méritaient. *Le Timbre d'argent* et *Etienne Marcel*, deux opéras contenant pourtant des beautés incontestables, ont été accueillis froidement lors de leur apparition. *Henri VIII* a été une éclatante revanche pour le grand et savant musicien.

Cette partition nouvelle abonde en pages remarquables, pleines d'ampleur, de grâces et de charme. En outre, elle est écrite avec une science rare et elle satisfera les érudits aussi bien que les simples dilettanti.

M. Camille Saint-Saëns est né à Paris en 1834, et, à la suite d'études musicales fort approfondies, il remporta à quinze ans le premier prix de fugue. Il a été longtemps organiste de la Madeleine, à Paris, et son talent merveilleux d'exécutant attirait une foule considérable d'auditeurs.

M. Saint-Saëns est également classé depuis longtemps en tête des pianistes français les plus célèbres. Ses compositions pour piano jouissent d'une réputation méritée. Il a également composé de ravissantes mélodies formant plusieurs recueils, ainsi que des pièces symphoniques, parmi lesquelles la *Danse Macabre*, cette merveilleuse inspiration, d'un effet si pittoresque et si puissant.

N'oublions pas de citer la belle partition de *Samson et Dalila*, dont plusieurs fragments ont été entendus dans les grands concerts parisiens.

Un pareil bagage artistique est plus que suffisant pour la gloire de son auteur.

Le vice-amiral Peyron

M. le vice-amiral Peyron, qui vient d'être nommé ministre de la marine, en France, en remplacement de M. Ch. Brun, est âgé de soixante ans. Il a parcouru une carrière des plus brillantes. Entré au service en 1838 ; aspirant en 1841 ; enseigne de vaisseau en 1845 ; lieutenant de vaisseau en 1852 ; capitaine de frégate en 1861 ; capitaine de vaisseau en 1867 ; contre-amiral en 1877 ; vice-amiral en 1881, il est grand officier de la Légion d'honneur.

Il a fait les campagnes de la Baltique, de Crimée, d'Italie, de Chine, de Cochinchine et du Mexique. Il connaît admirablement la Cochinchine où il a enlevé, pour action d'éclat, son grade de capitaine de frégate.

Le nouveau ministre de la marine a occupé à deux reprises différentes, sous les ministères du général Cloué et de l'amiral Jauréguiberry, le poste important de chef d'état-major général au ministère de la marine. Très au courant de tous les détails de ce grand service, il passe à juste titre pour l'un des officiers généraux les plus distingués.

Le Corps de garde

La partie de dés que jouent les jeunes pages de M. Charlemont n'est qu'un prétexte à l'étalage des plus jolis costumes du temps de François I^{er}, portés par les plus jolis minois de pages, dans les poses les plus gracieuses. Etoffes, velours, fourrures, bijoux, s'harmonisent avec un rare bonheur aux tissus à tons éteints des tapisseries de haute lice, avec les poils soyeux des beaux danois qui complètent ce chatoyant ensemble. Il s'en dégage un parfum tout archaïque ; ce serait tout aussi bien une tapisserie qu'un tableau, et sauf le soin exquis apporté à la peinture de chaque chose, ce serait un panneau décoratif des plus charmants. Les Gobelins cherchent partout, dit-on, des sujets qui vailent la peine d'être tissés point à point ; voilà qui mériterait de France sur des copies d'œuvres médiocres et qui n'ont rien de commun avec l'art décoratif.

Notre gravure rend assez bien l'enveloppement voulu probablement par l'artiste dans ce remarquable tableau, des personnages en action sortant à peine de la tapisserie où ils pourraient figurer au petit point, avec leurs fraîches couleurs de chair et les colorations éteintes de leurs riches vêtements.

La prière

Absorbée dans une méditation profonde, la sainte fille puise au pied de l'autel et du Crucifix l'amour du sacrifice et des croix. Elle est, sans s'en douter, le patronnerie du monde. Sa prière monte vers le ciel comme l'encens et comme la vapeur parfumée de la lampe. Qu'elle prie, aujourd'hui surtout que la terre se dessèche et que le ciel se fait d'airain !

LE MARTYRE DU P. BÉCHET

Une lettre de Hanoï nous annonçait, il y a environ trois mois, que les Annamites avaient mis à mort un missionnaire français, le Père Béchet, et plusieurs Tonkinois catholiques qui l'accompagnaient. Mgr Pégulier, vicaire apostolique au Tonkin, écrit à ce sujet :

« Le R. P. Béchet a été arrêté à Nam-Dinh, le 20 juin, à neuf heures du matin, avec trois catéchistes et deux chrétiens qui l'accompagnaient. Amenés devant le mandarin, ils ont été condamnés, après un court interrogatoire, à avoir la tête tranchée. On les conduisit aussitôt au lieu du supplice. Le Père Béchet, d'abord garrotté, avait été débarrassé de ses liens.

« L'exécution commença par les sept Tonkinois qui eurent la tête tranchée : les soldats les décapitèrent en leur donnant un ou deux coups de sabre ; mais pour le missionnaire, le supplice dura longtemps, et ce n'est qu'après que le cou fut littéralement haché que la tête se sépara du tronc.

« Le mandarin assistait à cette affreuse scène de carnage. Le Père Béchet était au Tonkin depuis 1881. »

LE VENDREDI CHEZ LES SAKALAVES

D'après le défunt P. Pitras, le vendredi passe pour néfaste chez les Sakalaves (Madagascar). Tout enfant né ce jour-là, quel qu'il soit, est exposé dans la forêt, mis dans un fossé et abandonné à son sort. Chez d'autres tribus malgaches, c'est tel ou tel autre jour qui a le renom d'être fatal.

Tout fils ou fille de prince ou de princesse né le dimanche, est également exposé dans la forêt, quel que soit le nombre des enfants de la famille, qu'il n'y en ait pas encore, ou que tout espoir soit perdu d'en avoir. La raison en est qu'un enfant venu au monde ce jour-là doit nécessairement être fort heureux, s'il reste en vie : il deviendrait plus puissant que père, et mère ; il faut donc l'immoler.

Sont aussi condamnés à l'abandon dans les bois tous les enfants nés dans les jours heureux, mais contrefaits en quoique ce soit, et aussi tous les jumeaux ; dernièrement, la reine elle-même a fait mener au bois deux superbes jumeaux d'une de ses filles.

Lorsqu'une femme qui nourrit est fatiguée et que le lait lui manque, on en informe le chef. Aussitôt il arrive en compagnie d'un bourreau ; si le fait est vrai, la petite créature est aussitôt mise à mort pour avoir méchamment voulu tuer sa propre mère. De même quand une mère tombe malade ou meurt après ses couches, l'enfant, considéré comme coupable du fait, est tué ; on l'enterre vivant avec le cadavre de sa mère.

Si un enfant arrive au monde à minuit, entre un jour heureux et un jour néfaste, ou entre un jour néfaste et jour heureux, le sort décide. On place la pauvre créature sur un étroit sentier, au passage de boufs au joug ; si les deux bonnes bêtes évitent à la fois l'enfant, il vivra ; si l'une des deux lui touche du pied, même légèrement, il mourra. D'après le témoignage de plusieurs Hovas, cet usage règne également à Tananarive.

Le P. Pitras a vainement essayé de sauver plusieurs de ces enfants abandonnés ; il les a recueillis, mais aucune femme n'a voulu leur tendre le sein, même à prix d'argent.

L'ORIGINE DES TOASTS

Tout le monde sait que le mot toast est un mot anglais tiré lui-même du latin *toastus*, qui signifie "pain grillé." Le toast était en honneur chez les Grecs, et de là il passa chez les Romains.

Mais c'est surtout au seizième siècle, à la cour de Henri VIII, roi d'Angleterre, que la coutume de porter les toasts se généralisa et se répandit dans le peuple.

À la cour du roi Barbe-Bleue, on remplissait avec un vin acre une coupe, dans laquelle on mettait un morceau de pain rôti ; le roi élevait cette coupe, buvait le premier, et la passait ensuite au convive placé à sa

droite qui buvait et la passait de même à son voisin. Lorsque le liquide était absorbé, le dernier personnage qui avait la coupe mangeait le pain rôti. Cela s'appelait porter un toast.

L'habitude était de pénétrer à la suite du roi dans la chambre où la reine se baignait, et d'y renouveler la cérémonie du toast ; cette fois seulement le vin était remplacé par l'eau.

Un jour, dit le *Progrès Français*, que l'infortunée Anne de Boleyn était au bain, l'ambassadeur de France fut invité à toaster avec les seigneurs anglais.

Le roi Henri VIII plongea la coupe dans l'eau de la baignoire et but ; et puis il la passa à son voisin le duc de Warwick, qui la présenta au duc de York. Quand elle arriva à l'ambassadeur, celui-ci l'évita et la passa à son voisin. Le roi s'en aperçut et lui en demanda sur-le-champ l'explication. Celui-ci, sans perdre connaissance, lui répondit :

— Sire, je laisse le liquide à ces messieurs, et si Sa Majesté me le permet, je me réserverai le toast.

Le toast qui était au fond de la baignoire, c'était la reine. Cette repartie spirituelle charma tant le roi que le lendemain l'ambassadeur recevait l'ordre royal de la Jarretière.

Et ce fut à partir de ce moment que le pain rôti fut supprimé de la coupe du monarque anglais.

CHOSSES ET AUTRES

La princesse Louise et le marquis de Lorne sont arrivés lundi matin à Liverpool.

On est à ajouter deux ailes à l'asile des aliénés de la Longue-Pointe.

Le marquis de Lansdowne a reçu plusieurs lettres anonymes le menaçant de mort.

Le général Sheridan a pris jeudi dernier le commandement général de l'armée américaine.

Dix mille hommes de renfort doivent être envoyés incessamment au Tonkin par le gouvernement français.

Le Canada a été invité à se faire représenter à la grande procession du Lord-Maire, qui doit avoir lieu à Londres demain.

Le gouvernement d'Ottawa a décidé d'établir dans le Nord-Ouest plusieurs stations pour faire des observations météorologiques.

M. Antoine, le député de Metz au Reichstag, qui avait été accusé de haute trahison, a été mis en liberté sous caution. L'enquête sur ses agissements continue.

Le roi Alphonse profite de la popularité dont il jouit en Espagne, depuis son voyage à Paris, pour effectuer des réformes importantes dans l'armée.

M. F.-X. Lemieux, avocat, a accepté la candidature libérale dans le comté de Lévis. Le candidat ministériel est M. Joseph Roy, notaire et rédacteur du *Quotidien*.

L'Angleterre n'attend que l'occasion favorable pour intervenir dans l'imbroglio franco-chinois. A l'heure qu'il est, aucune des deux puissances en cause ne veut sa médiation.

O'Donovan Rossa déclare à qui veut l'entendre que Londres va être prochainement réduit en cendres, si l'Angleterre n'accorde pas à l'Irlande un gouvernement autonome.

M. L.-P. LeMay, bibliothécaire de la législature de Québec, est en train d'écrire un roman plein d'actualité, sur l'affaire Sougraine. L'ouvrage sera mis en vente au commencement du terme prochain de la cour criminelle.

Le Dr J.-C. Taché, sous-ministre de l'agriculture à Ottawa, et frère de Sa Grandeur Mgr Taché, vient d'être nommé membre du conseil général de l'Université-Laval, à Québec.

Le *Freeman's Journal*, de Dublin, soutient que le gouvernement anglais a l'intention d'activer de toutes ses forces l'émigration des Irlandais au Canada, à seule fin de les éloigner du Royaume-Uni.

Le lieutenant-gouverneur a fixé deux nouveaux termes de cour d'appel pour Montréal. Ces nouvelles séances de la cour auront lieu du 12 au 28 décembre et du 15 au 27 février.

L'Université-Laval a conféré les degrés de docteur en loi et lettres au marquis de Lorne, en récompense des services qu'il a rendus à la cause de l'éducation au Canada.

Le projet de loi pour constituer légalement "La grande loterie nationale de Québec," sera de nouveau soumis aux Chambres provinciales, à la prochaine session.

M. L.-M. Barré, directeur de la buanderie-école de

Sainte-Marie de la Beauce, a remporté les premiers prix à l'exposition qui a eu lieu récemment à Saint-Jean, N.-B., pour les produits de sa fabrique.

Les libéraux belges s'agitent pour obtenir le suffrage universel.

Le *Nouvelliste* fait remarquer bien à propos que, pendant les cinq années qu'il a passées au milieu de nous, le marquis de Lorne a donné plus d'une leçon aux anglophones qui ont honte de parler français.

Le rév. M. Anderson, ministre presbytérien, qui s'occupe beaucoup d'ornithologie, a fait une collection de nes oiseaux qu'il doit expédier en Angleterre à l'adresse du marquis de Lorne.

Le mariage du capt. Hodgins, avec M^{lle} Ritchie, fille du juge-en-chef de la Cour Suprême, a été célébré la semaine dernière. Parmi les cadeaux de noces, on remarquait une pendule d'un grand prix, présentée par le marquis de Lorne et la princesse Louise.

Les brefs ont été émis pour une nouvelle élection dans le comté de Lévis, dont le siège a été rendu vacant par la nomination de l'hon. M. Paquet comme shérif de Québec. La présentation des candidats aura lieu demain et la votation le 16.

Un télégramme d'Ottawa au *Globe* dit que quelques conservateurs ont demandé à l'hon. P.-J.-O. Chauveau s'il ne consentirait jamais à organiser un cabinet à Québec. M. Chauveau aurait répondu qu'il ne désirait pas retourner à la vie publique.

On croit à Toronto que le gouvernement Mowat soumettra à la législature d'Ontario, à sa prochaine session, un projet de loi accordant le droit de suffrage aux femmes, et un autre à l'effet de faire une nouvelle distribution des collèges électoraux.

Plus la campagne électorale se poursuit en Angleterre, plus l'hostilité des partis orangistes et irlandais catholiques augmente. Les choses en sont arrivées à un point qu'on peut s'attendre à recevoir bientôt la nouvelle qu'une guerre civile a éclaté dans le pays.

Le *Times*, de Londres, dans un article sur le départ du marquis de Lorne du Canada, prédit un avenir brillant à ce pays, dont la population, dit-il, est loyale et paisible. Le Canada, ajoute ce journal, est la colonie qui entraîne le moins de dépenses, et cependant c'est la plus importante des possessions de l'empire.

Le Conseil-de-Ville de Montréal a voté, par 13 contre 7, le règlement pour annexer Hochelaga à Montréal. Le conseil municipal d'Hochelaga a déjà voté semblable règlement qui devra prochainement être ratifié par les contribuables. Le quartier Hochelaga sera représenté par trois échevins dans le Conseil-de-Ville de Montréal.

On dit que M. Fabre, le chargé d'affaires du Canada, a presque terminé, à Paris, les arrangements pour la vente de l'île d'Anticosti au gouvernement français ; l'objet de cette vente étant de mettre fin aux difficultés qui existent à Terre-Neuve entre les pêcheurs français et anglais. Le gouvernement français, en achetant cette île avec le consentement de l'Angleterre, en ferait un territoire français et conseillerait aux pêcheurs mécontents de France de venir s'établir à Anticosti.

Kahoka, Mi., 9 février 1880.

J'ai acheté cinq bouteilles des Amers de Houblon de MM. Bishop et Cie., l'automne dernier, pour ma fille, et j'en suis très satisfait. Elle est mieux qu'elle ne l'a été depuis dix ans sous les soins des médecins.—W. J. McLure.

Ce qui précède a rapport à un fermier très respectable. Sa fille était toujours dans un grand état de faiblesse, et n'a goûté du soulagement qu'après avoir fait usage des Amers de Houblon.—W. Bishop & Cie.

Le langage de la coiffure au Japon

Les femmes, pour la plupart, cherchent à dissimuler leur âge, sauf les Japonaises qui, pour mieux prouver la règle, y font exception. Non seulement leur coiffure sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolées et les inconsolables.

Les fillettes, à partir de neuf ans, portent les cheveux entrelacés d'un crêpe rouge, en demi-cercle, derrière la tête ; le devant est laissé nu, sauf deux boucles de chaque côté du front.

Les demoiselles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête, et tressent leurs cheveux en forme d'éventails ou de papillons, les sèment de cordes d'argent ou de boucles richement colorées.

Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête.

Celle qui entend rester fidèle au mort coupe ses cheveux courts et les peigne en arrière sans aucun ornement ni séparation. On rencontre très peu de femmes coiffées ainsi.



TOUJOURS

J'aime l'azur du ciel, le murmure du vent
Et l'ombre des grands bois. J'aime tout ce qui chante
Et tout ce qui sourit : Ta voix qui nous enchante
Et ton front rayonnant !

J'aime le beau soleil et les clartés des cieus,
L'abeille qui bourdonne et l'oiseau qui soupire.
J'aime la liberté, ton éloquent sourire,
Et les pleurs de tes yeux !

J'aime les sentiers verts où je me perds le soir,
Le ruisseau qui murmure en baignant la pervenche.
J'aime ton doux regard et ton front qui se penche
En me parlant d'espoir.

LÉONCE PAUL TERRILLON.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XXIII

LE MOULIN ROUGE

(Suite)

Lorsque Lascars eut à peu près satisfait les premières exigences de son appétit, il se renversa sur sa chaise, et se tournant vers son hôtesse, il lui demanda :

—Ma brave femme, pouvez-vous me donner un lit dans votre maison pour cette nuit?...

—Vous voulez coucher ici ? s'écria la mère Durocher.

—Oui, s'il vous est possible de me loger....

—Pour ce qui est d'être possible, ça n'est pas impossible.... nous avons une chambre vide, et dans cette chambre il y a un lit, seulement c'est un lit de pauvres gens qui semblerait peut-être un peu dur à un monsieur de la ville comme vous....

—Bonne femme, répliqua Lascars en souriant, je suis certain d'avance que je trouverai votre lit tout aussi bon que votre dîner....

—Si c'est comme ça, mon digne monsieur, il est bien à votre disposition, et la maison entière par-dessus le marché.... s'écria la mère Durocher que la courtoisie de son hôte enthousiasma.

—Je me propose de mettre demain votre complaisance à l'épreuve, reprit Lascars, et je compte sur vous pour une foule de services....

—Je ne demanderai pas mieux, mon digne monsieur, c'est certain !... Quoi qu'il faudra faire ?

—Il faudra d'abord me vendre un de vos bateaux....

—Ah ! par exemple, quant à ça, ce n'est pas moi que la chose regarde.

—Et qui donc ?

—Ce sont mes deux fils.... Les bateaux, voyez-vous, c'est leur affaire.... mais vous n'aurez point de peine à vous accommoder ensemble.... ils vous arrangeront au plus juste prix....

—Ce n'est pas tout.... poursuivit le baron, je vous demanderais d'acheter pour moi, soit à Bougival, soit à Saint-Germain un mobilier bien simple, bien rustique, c'est-à-dire un bois de lit et ses matelas, une table, un buffet et quelques sièges.... Je vous remettrais l'argent nécessaire pour ces emplettes....

—Ça ne sera pas malaisé d'acheter tout ça et ça ne vous coûtera pas gros.... mais, dites-moi, mon digne monsieur, vous avez donc l'intention de vous établir dans le pays ?

—Oui, ma brave femme....

—C'est-il à dire que vous allez louer ou acheter une maison, sans vous commander ?....

—Ni l'un ni l'autre.... répondit Lascars en riant.

—Vous ne vous camperez cependant point à la belle étoile, peut-être bien ?

—Non, sans doute, mais je m'installerai dans une propriété qu'un de mes amis met à ma disposition....

—Où donc qu'elle se trouve, cette propriété-là ? demanda la mère Durocher dont la curiosité grandissait à chaque réponse de son interlocuteur.

—Pas loin de cette maison.... répliqua Roland.

—Est-ce que, depuis ici on la voit ?

—Très bien....

La vieille femme se tourna successivement vers les quatre points de l'horizon et sembla les interroger du regard.

—J'en donne ma langue aux chats.... reprit-elle après quelques secondes de silence, impossible de deviner !... Il n'y a pas de maison tout près d'ici, et, de quelque côté que je regarde, je ne vois que le Moulin Rouge....

—C'est que c'est justement du Moulin Rouge qu'il s'agit, ma brave hôtesse.... répliqua Lascars.

Une expression de stupeur épouvantée se peignit sur le visage hâlé et ridé de la vieille femme, puis à cette stupeur succéda une visible incrédulité.

—Ah ! mon digne monsieur, vous vous gaussés de moi, bien sûr !... balbutia-t-elle d'un air un peu confus.

—Ce que je vous dis, répliqua le gentilhomme, est la vérité même.... Dès demain j'habiterai le Moulin Rouge....

—Alors, que le bon Dieu vous prenne en pitié, car il est très sûr et très certain que vous ne tarderez guère à vous en repentir....

—Eh ! que voulez-vous qui m'arrive ?....

—Tout ce qui peut arriver dans une maison maudite.... et, pour ne pas parler d'autre chose, le diable en personne viendra vous tordre le cou....

—Ma foi, fit Lascars en riant, voilà une catastrophe qui me garantira certainement des autres périls ! Aussitôt étranglé par le diable, je défie le reste du monde....

La mère Durocher fit le signe de la croix.

—Mon digne monsieur, balbutia-t-elle, gardez-vous de plaisanter avec ces choses-là !... on commence par rire, voyez-vous.... on finit par pleurer ! Ne risquez point le salut de votre âme ! Renoncez à habiter le Moulin Rouge.

XXIV

LES LAPINS A L'ŒUVRE

Nous avons laissé Sauvageon à demi noyé et à peu près sans connaissance, sur les eaux calmes de la Seine, à une faible distance du théâtre des scènes dramatiques racontées par nous précédemment.

En sa qualité de nageur émérite et de premier ordre, le propriétaire du cabaret des lapins faisait machinalement le petit nombre de mouvements nécessaires pour ne pas couler, mais son intelligence était voilée d'un nuage ; il ne se souvenait de rien et ne se rendait aucun compte de sa situation.

Pendant plus d'une demi-heure il obéit sans résistance au courant qui l'entraînait et qui finit, à un détour de la rivière, par le faire échouer sur une plage sablonneuse.

La sensation pénible causée par l'air froid de la nuit qui engourdissait ses membres à travers ses vêtements mouillés, le rappela complètement à lui-même.

Il se leva, il regarda autour de lui, en cherchant à se rendre compte de l'endroit où il se trouvait et de la façon dont il y était venu, et son premier mouvement réfléchi fut de porter la main à la lourde ceinture pleine d'argent qui devait se boucler autour de ses reins....

Nous savons déjà que cette ceinture était au fend de la rivière.

Sauvageon fit un geste de désespoir.

—Ah ! malheureux ! s'écria-t-il d'une voix très haute, malheureux ! je suis volé !

Mais, au moment précis où il prononçait ces paroles, la mémoire lui revint, et il se souvint distinctement de l'immense péril qu'il venait de courir, et du terrible sacrifice au prix duquel il avait été contraint d'acheter son salut....

La nature de Sauvageon était essentiellement cupide et avare. Une fois hors de danger il se persuada sans peine qu'il avait eu grand tort de sacrifier son argent pour sauver sa vie, l'argent étant plus précieux que la vie ! Il se reprocha violemment son manque d'énergie, sa couardise, son irrésolution, et il se démontra d'une façon sans réplique qu'il lui aurait suffi d'un dernier effort pour triompher de l'obstacle et pour remonter à la surface de l'eau avec son trésor.

Le résultat de ses réflexions, et des reproches que Sauvageon s'adressait, fut de le décider à côtoyer la Seine jusqu'à l'endroit où il s'était lancé hors du bateau pour piquer une tête. Aussitôt arrivé là, se disait-il, je plongerai dix fois de suite s'il le faut, et j'exploiterai le lit du fleuve jusqu'à ce que j'aie reconquis ma ceinture et son contenu....

Fort heureusement pour lui, Sauvageon ne vint point à bout de retrouver la place où le sacrifice s'était accompli, puis comme il entendit des bruits de voix, comme il vit briller des torches sur la rive opposée, il se résigna à abandonner ses recherches, il fit de nécessité vertu, et prit le parti fort sage de regagner Paris au plus vite.

Après tout, se dit-il chemin faisant pour se consoler, j'aurais tort de me livrer complètement au désespoir. Certes, le coup qui me frappe est très douloureux et très imprévu, mais enfin le malheur est réparable. J'ai perdu mon cher argent, et je crains bien que mon pauvre bateau ne soit compromis, mais il me reste un cabaret bien achalandé, et comme je possède le grand art de me procurer sans bourse délier le vin et l'eau-de-vie que je vends à mes pratiques, je ferai de nouvelles économies et je relèverai les brèches....

Malheureux Sauvageon.

Combien alors il était loin de soupçonner le dernier et épouvantable coup que lui gardait le sort.... Mais n'anticipons pas....

Voici ce qui s'était passé la veille au soir, tandis que Sauvageon et Macaroni remontaient la Seine, à force de rames, pour se rendre, avec Huber et Bergamotte, au rendez-vous donné par Lascars.

À l'heure habituelle, c'est-à-dire un peu après la tombée de la nuit, deux lapins de belle humeur et la poche agréablement garnie, Subtil et Jarret-d'Or, étaient arrivés bras dessus, bras dessous, à la porte du cabaret voisin de l'esplanade des Invalides.

Ils avaient trouvé cette porte fermée.

—Eh ! Sauvageon, s'était écrié Subtil en frappant au volet, ouvre-nous, mon bonhomme, et dépêche-toi.... ce sont des amis....

Pour les meilleures de toutes les raisons du monde, Sauvageon ne pouvait répondre.

Subtil et Jarret-d'Or, légèrement ébriolés l'un et l'autre par suite de précédentes libations, commençaient à s'impatienter, et même à s'irriter quelque peu, lorsque Liseron, Casque-à-Méche et Patte-Poule les rejoignirent.

—Qu'y a-t-il demanda Patte-Poule à Jarret-d'Or, qui faisait retentir et craquer la porte sous une série de coups de pied et de coups de poing appliqués vigoureusement. Et pourquoi menez-vous ceans si grand tapage, mes petits lapins ?

—Parce que, répliqua Jarret-d'Or, ce bélître, ce malavisé de Sauvageon s'enfuit à nous laisser dehors !....

—Qu'est-ce à dire ? reprit Patte-Poule. Eh ! quoi, le drôle se permet de clore la porte de sa bicoque, qui, étant cabaret, par conséquent lieu public, nous appartient aussi bien qu'à lui ?

—Le faquin s'octroie cette licence !....

—C'est illégal et c'est inconvenant.... s'écria l'orateur.

—Oui.... oui.... répondirent les lapins avec un ensemble parfait.

—Sauvageon n'est qu'un marouffe qui mérite une leçon.... poursuivit Patte-Poule, je propose de la lui donner.... il ne veut pas nous ouvrir la porte.... entrons malgré lui ! est-ce votre avis, camarades ?....

—C'est notre avis.... dirent toutes les voix.

—Alors, en avant et un peu d'ensemble.... une !... deux !... trois !... Ça n'est pas plus difficile que ça !....

Un long craquement venait de se faire entendre, et la porte, attaquée par les solides épaules des bandits, tombait en dedans avec fracas.

Les lapins se précipitèrent, et, à leur grand étonnement, ils trouvèrent le cabaret désert. (Notons en passant que ceux qui, la veille au soir, avaient entendu parler d'une expédition conduite par Huber, ignoraient complètement que Sauvageon dut faire partie de cette expédition.)

—Tiens, fit Jarret-d'Or, la cage est vide ! Je demande où diable est l'oiseau ?....

—Peu importe.... répliqua Patte-Poule, ne nous occupons pas de Sauvageon.... qu'il coure le monde cette nuit si bon lui semble, ça ne nous regarde ni peu ni beaucoup.... l'essentiel est que les liquides soient à leur poste, et nous allons nous en assurer tout de suite.... Bâtes donc vite le briquet vous autres ! il ne fait clair ici non plus que dans un four.

Une chandelle allumée par l'un des bandits laissa voir, à leur place habituelle, deux futailles ventrues de vin de Collioure, et un petit baril d'eau-de-vie.

—Jolie et bombance ! s'écria Patte-Poule avec une contorsion grotesque en frisant sa moustache rousse, noces et festins !.... camarades, nous allons porter la santé de Sauvageon, qui, pour la première fois de sa vie, nous réglera gratis !.... Tapons sur les tonneaux, mes petits enfants ! désaltérons-nous selon notre soif ! Tout le monde est invité et personne ne payera ! J'espère que c'est généreux et comique !

Ces paroles furent un signal auquel on obéit avec enthousiasme. Les lapins saisirent les gobelets de ferblanc, rangés en bon ordre sur une planche clouée au mur. Ils se ruèrent ensuite sur les barriques qui furent en quelques secondes mises debout et défoncées pour rendre la cure plus facile....

Le vin et l'eau-de-vie formant un infernal mélange coulèrent à grands flots dans ces godaillots de bronze. Au bout de dix minutes, les têtes plus solides furent à l'envers et l'ivresse ne tarda point à devenir bruyante et batailleuse.

Quelques lapins d'humeur acariâtre échangèrent des gros mots ; aux gros mots succédèrent les coups de poing ; les coups furent tirés.... le sang coula....

Patte-Poule, qui semblait jouir sur ses compagnons, sinon d'une autorité réelle, du moins d'une certaine influence, empêcha ces querelles particulières de dégénérer en rixe générale.

—Camarades, dit-il d'une voix assez haute pour dominer le tapage, il est tout à fait réjouissant de se casser un peu les reins entre soi, comme de bons garçons, je ne prétends pas le contraire, mais vous vous amusez à la bagatelle, et nous avons présentement mieux que ça à faire....

Ces premières paroles excitèrent la curiosité générale et firent naître l'attention. Un silence presque complet succéda au plus étourdissant de tous les vacarmes.

Patte-Poule continua :

Avez-vous réfléchi quelquefois que Sauvageon, qui ne donne point à boire à crédit, gagne de grosses sommes dans son cabaret et qu'il ne dépense jamais rien ?.... donc, il est riche très certainement....

—Oui.... oui.... s'écrièrent les lapins, nous savons cela... Sauvageon est un richard....

—Que fait-il de son argent ? poursuivit l'orateur, vous l'ignorez.... je l'ignore aussi.... mais je le devine....

A cet endroit du discours l'attention et la curiosité des auditeurs redoublèrent.

Patte-Poule se garda bien de les laisser languir.

—Il est clair comme le jour, reprit-il, que Sauvageon ne place pas ses fonds chez les notaires et chez les banquiers pour les faire fructifier.... je le connais bien ce paroissien-là ! il est soupçonneux et défiant comme pas un.... il doit cacher son boursicot quelque part, et la cachette doit être ici.... Cherchons donc et nous trouverons, quand nous aurons trouvé, nous nous partagerons un argent qui vient de nous et qui, par conséquent, nous appartient en toute propriété....

Un tonnerre d'acclamations accueillit cet axiome de morale bizarre, et les recherches conseillées par Patte-Poule commencèrent à l'instant même.

On les vit alors fouiller les moindres recoins, et, le couteau à la main, percer à jour les murailles fragiles et démolir la maison un peu plus qu'aux trois quarts, dans l'espoir de découvrir entre deux planchers la cachette de Sauvageon.

Nos lecteurs savent déjà que cette exploration ne pouvait avoir aucun résultat, et que Sauvageon, défiant à bon droit, avait emporté sa fortune entière avec lui.

Les recherches durèrent plus d'une heure. Au bout de ce temps, les bandits, désappointés, furent contraints de reconnaître qu'il fallait renoncer à tout espoir, et que la cahute du bord de l'eau ne renfermait aucune somme, petite ou grosse, en argent, en cuivre ou en or....

Cette certitude les exaspéra. Sauvageon leur parut coupable, à leur endroit, du plus indigne abus de confiance, de la trahison la plus inqualifiable.... ils se répandirent contre lui en injures, en vociférations, en menaces, et nul doute que, si dans ce moment le malheureux cabaretier fut tombé entre leurs mains, il n'en serait pas sorti vivant, déchiré par eux comme Orphée jadis, par les nymphes de Thrace.

L'idée mise en avant par Jarret-d'Or, de brûler la maison, fut accueillie avec de véritables transports.

—Oui.... oui.... s'écrièrent frénétiquement les lapins, mettons le feu à la baraque, et nous rôtirons ce gremlin de Sauvageon dans sa bicoque, si le diable nous l'envoie à temps....

Raillerie de la destinée !

Les deux éléments les plus contraires semblaient conjurés, cette nuit-là, contre l'infortuné cabaretier.

L'eau et le feu le menaçaient à la fois ! la Seine et l'incendie s'unissaient pour lui préparer de mortels périls !....

XXV

SAUVAGEON

Aussitôt leur résolution prise, et elle le fut à l'instant même, les lapins l'exécutèrent avec une promptitude incomparable.

Sauvageon gardait dans un vieux bahut quelques poignées d'étoupes destinées à radouber son bateau. Ces étoupes, imbibées d'eau-de-vie, devinrent des torches incendiaires et attachèrent la flamme aux quatre coins de la toiture de chaume et de planches sèches, qui se mit à flamber comme une boîte d'allumettes.

Une colonne de feu monta dans les airs ; une grande lueur rouge illumina l'espace : les eaux du fleuve se colorèrent de reflets sinistres et semblèrent charrier du sang.

Les bandits abandonnèrent alors le cabaret qui, d'une minute à l'autre, pouvait s'écrouler et les ensevelir sous ses débris. En sortant, ils emportèrent avec eux le baril d'eau-de-vie, et ils reprirent sur les berges de la Seine l'orgie interrompue.

Lorsque parut le jour, on ne voyait plus qu'un amas de cendres grises à l'endroit qu'avait occupé le cabaret, et, par instants, des filets de fumée blanchâtre s'échappaient de ces cendres mal refroidies.

Aucune forme humaine ne se montrait d'ailleurs sur la grève déserte, et depuis longtemps les lapins avaient regagné leur terrier.

A peu près à ce moment, Sauvageon, épuisé de fatigue et brisé moralement par le chagrin de la perte qu'il avait faite, rentrait dans Paris après avoir marché toute la nuit, et suivait lentement la ligne des quais en se dirigeant du côté de sa demeure.

Absorbé dans ses pensées dont nous connaissons la nature pénible, il n'accordait aucune attention, ni aux rares passants qu'il rencontrait sur sa route.

Cependant, lorsqu'il fut arrivé à la hauteur des terrains que

le ministère des affaires étrangères occupe aujourd'hui, il lui fallut sortir de sa préoccupation pour chercher la coupure pratique dans le talus et conduisant à la berge.

Il s'engagea dans cette coupure, située presque en face de son cabaret, et après cinq ou six pas, il s'arrêta et se frotta les yeux, comme un homme mal éveillé qui, surpris par quelque événement imprévu et invraisemblable, se croit encore le jouet d'un songe....

La stupeur et le doute de Sauvageon nous semblent choses faciles à comprendre.... il avait laissé la veille sa maison à cette place, debout, intacte, bien fermée.... Il revenait, tout avait disparu ; la maison, s'était, en quelques sorte, évanouie comme un rêve ! ce qui n'était rien moins que croyable, et Sauvageon n'y croyait pas !

—Je me serai trompé.... se dit-il, j'ai le cerveau troublé, je suis à moitié fou ! j'y vois mal ! je suis allé trop loin, ou je me suis arrêté trop tard.... la maison était solide et n'a pu s'enlever....

Et, de la meilleure foi du monde, il se mit à regarder à droite, à gauche, cherchant sa demeure anéantie.

Il ne trouva pas ce qui n'existait plus, mais un objet qui frappa ses yeux fut pour lui la première révélation d'une catastrophe accomplie.... C'était le poteau auquel chaque jour il attachait la chaîne de sa barque. Il ne pouvait méconnaître ce poteau, placé à cinquante pas, tout au plus, de la porte du cabaret.... il suivit le chemin tracé dans l'herbe par ses pas quotidiens, et il arriva, muet, anéanti, foudroyé, jusqu'à l'amas de cendres fumantes....

Là, une lumière secondaire se fit dans son esprit ; la vérité apparut tout entière ; il se rendit compte, avec une lucidité merveilleuse de ce qui s'était passé la veille au soir.

—Oh ! ma maison.... ma pauvre maison.... balbutia-t-il, les misérables ! ils l'ont brûlé ! que leur avais-je fait ?

Alors, saisi d'un accès de désespoir indicible, Sauvageon, dépouillé en quelques heures de tout ce qu'il possédait, redescendit jusqu'au bord de l'eau, s'assit, ou plutôt se laissa tomber sur la berge, et là, cachant sa tête dans ses deux mains, il se mit à pleurer à chaudes larmes....

Le pauvre diable de coquin était assurément fort à plaindre ; cependant, nous engageons nos lecteurs à garder leur compassion pour des douleurs plus intéressantes.

(La suite au prochain numéro.)

LES PETITS GRANDS HOMMES

En vérité, l'espèce humaine a une façon bien bizarre de comprendre la gloire. Elle réserve presque toutes les places dans ses Panthéons à ceux qui ont présidé aux plus terribles massacres, tandis qu'elle laisse dans l'oubli les hommes qui furent de vrais bienfaiteurs, utiles à leurs semblables.

De ceux-là on ne sait même que les noms.

Cette réflexion m'était inspirée tout à l'heure par la lecture d'un fait divers ainsi conçu :

"On vient de célébrer à Vienne le cinquante-et-unième anniversaire de l'invention des allumettes, dont trois Autrichiens : Kameron, Prentzel et Romann, se sont disputé la paternité.

"On fabrique en Europe 2 milliards d'allumettes par jour, et plus de 100,000 ouvriers sont employés à ce travail."

Aviez-vous jamais entendu prononcer un seul de ces trois noms ? Vous doutiez-vous de l'existence passée de Kameron, de Prentzel ou de Romann ?

Il n'est guère, cependant, d'innovations qui aient rendu un plus incontestable service.

Demandez plutôt aux vieillards qui se souviennent de l'antique briquet, qu'un fantaisiste avait défini ainsi :

"Petit instrument à l'aide duquel on se tape sur les doigts pour faire jaillir le feu d'une pierre."

Ce fut un petit miracle en son genre que la création de l'allumette à incandescence instantanée.

La voie avait été timidement frayée par ce qu'on appelait jadis le *briquet phosphorique*.

En France, le monopole en appartenait à un nommé Fumade, appellation prédestinée.

On voyait encore chez certains paysans, il y a quelques années, cet ancien engin conservé comme une relique et qui se composait d'un étui de carton revêtu de papier rouge et surmontant une petite bouteille dans laquelle on trempait l'allumette pour obtenir l'inflammation.

En somme, les allumettes amorphes n'ont guère été qu'un retour dissimulé vers le briquet Fumade. Perpétuel recommencement des idées et des choses !

Il n'en est pas moins vrai que les créateurs de l'allumette chimique allemande (c'est ainsi qu'on les baptisera longtemps), ont bien mérité de notre siècle.

Et qui se soucie d'eux ?

On en pourrait dire autant pour toutes les découvertes pratiques.

Vous êtes-vous jamais demandé quel était l'homme providentiel qui avait créé l'épingle ? Non, j'en suis sûr.

L'habitude est une seconde nature et nous fait croire qu'il en a toujours été ainsi pour les objets d'une commodité usuelle.

Il est incontestable cependant que le créateur de l'épingle est cent fois plus digne d'admiration et de reconnaissance que le héros qui a semé un champ de bataille de cadavres et de ruines.

Et l'inconnu sublime qui a trouvé la boutonnière ! Vous riez.

Songez donc un peu aux services quotidiens, universels, incomparables que nous rend sa trouvaille. En voilà un à qui je voudrais qu'on élevât une statue, deux statues, trois statues.

Mais on se moque bien de lui, et l'on gardera les piédestaux pour tel hâbleur politique qui aura, toute sa vie, débité à la tribune des lieux communs ou des propos malfaisants.

Nous sommes vraiment bien injustes, nous qui nous laissons éternellement duper par les jeteurs de poudre aux yeux, nous qui faisons toujours passer le tapageur avant l'utile.

On pourrait ainsi passer une revue interminable des découvertes précieuses dont les auteurs sont tombés dans l'ombre.

Croyez-vous que le monsieur qui a combiné le premier crayon ne fut pas un génie à sa manière ?

Et la plume de fer ?

Et... et... et...

Autant de dédaignés, autant d'effacés.

Je n'en vois guère qu'un seul dont le nom ait survécu. C'est l'immortel M. Quinquet à qui l'on doit le mode d'éclairage que vous savez. Et encore, ce nom que vous prononcez tous les jours, vous ignorez presque tous son origine.

Pauvres petits grands hommes, les sacrifiés de la célébrité, les parias de la gloire ! Il y aurait à faire sur eux toute une étude. Car, en cherchant bien, on finirait par retrouver leur trace dans l'histoire.

Mais ce qui compliquerait la besogne, c'est qu'ils sont presque toujours cinq ou six à se disputer la primauté d'une idée. C'est que, par un singulier hasard, presque toujours, à la même époque, des investigateurs divers ont suivi la même piste.

Voyez, comme exemple, les contestations sans fin entre Niepce de Saint-Victor et Daguerre. Voyez de nos jours—c'est d'hier—la rivalité d'Edison, de Swan et de Bell pour la lampe électrique.

Si nous ne pouvons pas arriver, nous, les contemporains, à savoir la vérité, comment veut-on qu'à distance on la rétablisse ?

C'est probablement ce qui a déterminé l'humanité à mettre au rancard les petits grands hommes. Hésitant entre différents noms qui sollicitaient sa reconnaissance, elle s'est tirée d'affaire par l'ingratitude.

PIERRE VÉRON.

TRIBUNAUX COMIQUES

UNE FÊTE DE FAMILLE

La fête de Pigeon a commencé, comme toutes les fêtes, par des bouquets, des embrassades, des compliments et des santés portées le verre en main ; elle s'est terminée de la façon qu'on va connaître :

Deux ménages, le ménage Bureau et le ménage Drouillot, viennent s'asseoir au banc des prévenus. Le ménage Pigeon va s'asseoir au banc de la partie civile.

M. le président (à Pigeon).—Vous autorisez votre femme à porter plainte ?

Pigeon.—Comme ayant reçu un morceau de tarte aux fraises en pleine figure, et son bonnet déchiré.

M. le président.—Enfin, vous l'autorisez ?

Pigeon.—Des deux mains.

M. le président.—Combien demandez-vous de dommages-intérêts ?

Pigeon.—On m'a dit de demander 500 francs pour en avoir 25. (Rires.) Je demande 500 francs.

La femme Pigeon (à demi-voix).—Imbécile !

M. le président.—Dites ce dont vous vous plaignez.

Pigeon.—Etant le jour de ma fête, nous avions invité M. et madame Bureau, ainsi que le sieur Drouillot et son épouse, et d'autres amis qui se sont contentés de s'enivrer, mais qui se sont maintenus en gens distingués, tandis que le sieur Bureau et sa femme, ainsi que le sieur Drouillot et la sienne, se sont conduits comme des gens de la classe la plus inférieure ; d'abord, c'est M. Drouillot qui, étant en ribote, commence par prendre des libertés avec mon épouse, que là-dessus voilà sa femme qui se met à faire une scène de jalousie à la mienne, qui lui répond : " Il en a fait bien plus avec mam' Bureau, que vous ne dites rien ; " là-dessus, v'la mam' Bureau qui entreprend ma femme, dont moi je prends son parti. Voyant ça, Bureau prend le parti de sa femme, que, pour lors, les voilà tous les quatre contre nous, des gens que nous avions invités, monsieur, dont j'avais fait des frais de vin, de gâteaux et de liqueurs, jusqu'à de la chartreuse et de l'anisette pour les dames, qui n'aiment pas le fort...

M. le président.—Voyons, quels coups avez-vous reçus ?

Pigeon.—Ça a commencé par Bureau, qui m'a envoyé une bouteille à la tête, dont je me suis effacé, et que la bouteille a été cassée, un pot à l'eau et une cuvette de quarante-cinq sous ; ma femme, là-dessus, lui

repassa une giffe ; mam' Bureau lui arracha son bonnet ; moi, j'eux me défendre contre Bureau ; j'attrape Drouillot par mégarde, qui m'envoie un coup de chandelier ; ma femme va pour sauter sur lui, mais la sienne envoie à la mienne un morceau de tarte qui lui bouche tout le visage, et elle lui arrache son bonnet ; si bien que nous voilà tous les six que nous sautons les uns sur les autres ; on renverse la table, v'la les assiettes, les verres, les bouteilles qui tombent, patatras ! et nous par-dessus, les jambes en l'air, enfin une orgie.

M. le président.—On s'amuse singulièrement à votre fête.

Pigeon.—Avec des gens pareils, comment voulez-vous ? Les autres, voyez, ils se sont contentés de s'endormir ; ils ont tombé avec la table, et ils sont restés par terre sans rien dire.

M. le président.—Asseyez-vous. Bureau, qu'avez-vous à dire ?

Bureau.—Mais, vous voyez, le sieur Pigeon vous a dit la chose, nous nous sommes attrapés tous, on ne sait pas qui est-ce qui a commencé.

M. le président.—Et vous, Drouillot ?

Drouillot.—Moi ? si jamais je ressouhaite la fête au sieur Pigeon, il fera chaud ; comment ! il nous invite, et on se fiche des coups de poing chez lui, que toute la maison en était en l'air ; est-ce que je sais seulement comment c'est venu ? nous étions tous en ribote ; on s'était attrapé, c'est bien, le lendemain on n'y pense plus ; et pas du tout, il s'en va chez le commissaire, et nous voilà ici, moi je suis pressé, que j'ai 500 livres de procédés à livrer à un épicier, c'est dégoûtant.

La femme Drouillot.—Et ils nous demandent des dommages intérêts pour payer leur tarte et leur vin, qu'ils peuvent bien les garder une autre fois.

La femme Bureau.—Ah ! oui !... et se souhaitez leur fête sans nous ; merci, c'est du propre.

La femme Pigeon.—Vous n'avez pas besoin de le dire, mam' Bureau.

Le tribunal, sur l'avis du ministère public, a renvoyé les prévenus de la plainte et condamné la partie civile aux dépens.

La femme Pigeon, en sortant du tribunal :—Vous n'en mangerez plus chez nous de la bonne tarte aux fraises.

DE TOUT UN PEU

En 1866, il fallait cinq jours pour se rendre de New-York à la Nouvelle-Orléans, et les voyageurs devaient changer cinq fois de train et parcourir de longues distances entre les différentes gares. En 1869, le temps du trajet était réduit à quatre jours ; en 1873 à trois et demi et en 1878 à trois jours avec un changement seulement. Aujourd'hui le trajet a été réduit à cinquante-huit heures.

—o—

Le verre promet de devenir un facteur très important dans la construction de nos édifices. Nous connaissons déjà les bardeaux de verre, pour toiture, aujourd'hui nous apprenons que des blocs de verre trempé, à l'aide de procédés spéciaux, viennent d'être employés dans la construction de ponts de chemins de fer, au lieu et place de bois et de fer. Les expériences faites jusqu'à ce jour, avec ce nouveau matériel, ont donné toute satisfaction.

—o—

C'est en 1780 que la première filature de laine a été établie à Reims, France ; cette ville compte aujourd'hui plus de 300 filatures de laine. La France consommait jusqu'en 1830 environ 40,000 tonnes de laine brute, alors qu'aujourd'hui elle en consomme 200,000, dont les deux tiers environ sont exportés sous la forme de fils et de tissus. La France compte aujourd'hui environ 2,424 usines travaillant la laine, dont 740 sont munies de moteurs à vapeur.

—o—

Pendant le règne de la Terreur, en France, un goût ressemblant à celui des Romains de la décadence, y prévalut : la plus grande cruauté pour les hommes unie à une affection exagérée pour les animaux favoris. Fournier aimait un écureuil, Couthon adorait un épagneul, Marat gardait des colombes chez lui. Mais on se demanda avec raison si ces démonstrations d'affection indiquaient une tendance miséricordieuse vers les animaux plus que vers les humains. Les monstres les plus sanguinaires peuvent avoir une sincère affection pour ce qui leur appartient, favori, ami ou enfant.

—o—

La rapidité avec laquelle les Etats du Sud développent leur industrie cotonnière est démontrée par l'augmentation du nombre de broches pendant l'année 1881-82. Cette augmentation a été comme suit pour chaque Etat : Georgie 106,000, Alabama 34,000, Tennessee 24,000, Mississippi 32,000, Louisiane 21,000, Caroline du Nord 48,000, Caroline du Sud 86,000, total 361,000. Le capital investi représente un montant de \$9,793,000 et demande un capital roulant de 12 à 13,000,000 de dollars.



LA PRIÈRE

NÉCROLOGIE

Le 21 du mois dernier est décédé, à Longueuil, un homme qui n'a jamais su que faire le bien, M. Jacques Glenney, peintre. Malade depuis quelques mois seulement, il s'est préparé à faire le voyage de l'autre vie avec cette force qui n'appartient qu'aux bons chrétiens. Il a édifié tous ceux qui lui ont rendu visite pendant sa maladie, et quand la mort est arrivée, il est demeuré ferme, heureux, disait-il, d'aller chercher là-haut ce qu'il attendait de son Dieu !

M. Glenney a été pendant sa vie l'homme vertueux dans toute l'acception du mot. Il ne vivait que pour faire de bonnes œuvres. Aussi les sympathies ne lui manquaient pas ! Si ici-bas les hommes ont su reconnaître les vertus de ce digne citoyen, combien à plus forte raison seront-elles appréciées par Celui à qui rien n'échappe.

Les funérailles ont eu lieu à l'église de Longueuil, au milieu d'une foule immense qui a voulu faire ses derniers adieux à ce vieillard respectable.

Dans la nef avaient pris place les Sœurs Grises de l'hospice St-Charles, de Longueuil. Ces saintes filles ont voulu aussi donner un dernier témoignage de sympathie à l'homme charitable qui allait recevoir sa récompense.

M. Glenney appartenait à la Congrégation établie à Longueuil. Ses confrères ont conduit à sa dernière demeure celui qui, pendant sa vie, leur a servi de modèle !

R. I. P.

NOUVELLES DIVERSES

—Le choléra vient d'éclater en Chine.

—Une explosion de dynamite s'est produite près de Pittsburg et cinq personnes ont été tuées.

—Deux officiers prussiens, en garnison à Dusseldorf, ont été arrêtés sous l'accusation de haute trahison.

—Le *Temps*, de Paris, annonce que le roi de Portugal, fatigué de l'agitation libérale, songe à abdiquer sa couronne.

—Le gouvernement suisse vient de décréter la suppression des emblèmes religieux sur les places publiques.

—A Fulton, E.-U., la semaine dernière, deux églises et sept maisons ont été renversées par un cyclone.

—On dit que des troupes chinoises, au nombre de 20,000 hommes, occupent Bacninh et qu'elles sont déterminées à défendre la ville.

—Le ministre de la marine, à Berlin, a ordonné la construction de cent bateaux torpilleurs qui devront être livrés avant le printemps prochain.

—M. Patton, chef de la brigade du feu de Montréal, a reçu \$200 de MM. Peck, Benny et Cie., pour être mis au crédit du fonds de réserve des pompiers.

—Un officier russe vient d'inventer un appareil portatif destiné à intercepter les dépêches télégraphiques sur les lignes ennemies, en temps de guerre.

—On signale de désastreuses inondations en Grèce, dans la province de Thessalie. Une centaine d'habitations ont été détruites et plusieurs personnes ont péri.

—Le maréchal Leboeuf est en ce moment gravement malade. Ses amis sont très inquiets sur l'issue de la maladie, qui se présente avec des symptômes alarmants.

—Le comité chargé de s'occuper de la construction du piédestal de la statue de Bartholdi, à New-York, organise une exposition artistique, pour le mois de décembre prochain à New-York.

—L'Allemagne est alarmée des préparatifs de guerre que fait la Russie ; elle doit sans plus de retard demander au czar la raison de cette attitude menaçante.

—A Dublin, les orangistes ont troublé la procession du lord-maire. Ils ont tiré sur la foule et occupé l'hôtel-de-ville. La troupe appelée sous les armes a dû faire feu pour rétablir l'ordre.

—La guerre civile menace d'éclater en Irlande ; orangistes et catholiques en sont venus aux mains à Dery samedi dernier. Des coups de feu ont été échangés et nombre de personnes ont été blessées.

—Il se prépare en Pologne un mouvement national à l'effet d'obtenir, sinon l'indépendance du pays, du moins la concession aux Polonais d'une plus grande somme de libertés civiles et politiques.

—Nous voyons par un journal français que l'un des grands oncles du marquis de Lansdowne aurait été guillotiné en France, lors de la Révolution. Ainsi

qu'on a pu le voir par la note que nous avons publiée la semaine dernière, la noblesse des ancêtres français du gouverneur-général remonte au seizième siècle.

—Le pape est opposé, assure-t-on, à l'émigration en masse des Irlandais catholiques en Amérique.

—Le Dr Frier, de Rio-Janeiro, a inoculé à un grand nombre de personnes les germes de la fièvre jaune. Il soutient que les personnes ainsi vaccinées n'ont plus rien à craindre du terrible fléau.

—On dit que les princes de la famille d'Orléans ont demandé à l'Allemagne si elle appuierait leurs prétentions au trône de France, et que Bismarck ne leur a donné aucun espoir.

—M. Copeman, accompagné de quatre autres personnes, a traversé la Manche de Douvres à Calais, dans une petite embarcation. La durée de la traversée a été de six heures.

—D'après le *Gaulois*, de Paris : " En vue de la probabilité d'une guerre avec la Chine, plusieurs cuirassés français ont reçu ordre de se tenir prêts à aller rejoindre l'escadre française dans les eaux de la Chine."

—Le tribunal de Chester (Angleterre) vient de condamner à la prison un ivrogne qui avait déjà comparu 117 fois pour le même délit. Cet honnête buveur a jusqu'à ce jour coûté plus de 25,000 francs aux contribuables de Chester.

—Mme Marwood, femme de feu le bourreau Marwood, de Londres, vient de mourir. Sa fin a été hâtée par des habitudes d'intempérance. On dit qu'à chaque exécution, son mari lui permettait de boire une bouteille de gin.

—John White, passager de pont sur le *SS. Polyneesian*, lors de son dernier voyage entre Liverpool et Québec, est tombé à la mer pendant la traversée. Il s'est noyé et il a été impossible de trouver son cadavre.

La compagnie du chemin de fer du Pacifique canadien a donné ordre pour la construction de vingt nouvelles locomotives, aux ateliers de l'avenue Colborne. Toutes ces locomotives devront être construites durant l'hiver prochain.

—On annonce que la célèbre maison Morris et Ranger, de Liverpool, qui faisait un commerce considérable de coton, est en faillite ainsi que la maison Hollinshead, Tittley et Cie., dont le passif est de £650,000. Le marché au coton est démoralisé.

—Le gouvernement provincial de Manitoba a décidé de bâtir un asile pour les aliénés à Sugar Point, près de Selkirk. Les travaux seront immédiatement commencés. A la dernière session \$50,000 ont été mis dans les estimations budgétaires pour la construction de cet asile.

—Bismarck n'attendra peut-être pas une déclaration de guerre de la Russie pour commencer les hostilités contre cette dernière. Il est favorable, dit-on, à la reconstitution du royaume de Pologne et assez disposé à s'employer tout de suite si les Polonais sont de son avis.

—Une dépêche d'Ottawa annonce que des billets du Dominion, de la valeur nominale de \$1.00 et \$2.00, et au montant de \$5,000, ont été volés au gouvernement avant leur émission. Les billets de \$1.00 sont numérotés de 505,000 à 506,000 ; ceux de \$2.00 de 145,000 à 146,000 et de 155,000 à 156,000.

—La réunion spéciale de la Société Royale du Canada—section française—qui devait avoir lieu les 6, 7 et 8 novembre, à l'Université-Laval, n'aura lieu, dit-on, qu'en janvier. Le marquis de Lansdowne se propose d'y assister. Nombre de travaux importants seront lus par les sociétaires.

—Le pèlerinage en Terre-Sainte organisé par M. l'abbé Provencher, pour le mois de février prochain, se fera très certainement. Vingt-quatre personnes ecclésiastiques et laïques ont déjà fait inscrire leurs noms sur la liste des pèlerins. Dans ce nombre sont compris plusieurs prêtres des diocèses de Québec, Montréal et Trois-Rivières. Le départ se fera assez tôt pour donner aux pèlerins l'immense avantage de demeurer à Jérusalem durant la Semaine Sainte. Le voyage durera quatre mois.

Des nouvelles de Josh Billings :

Newport, R. I., 11 août 1883.

Chers Amers.—Sur le bord de la mer j'essaie de respirer l'air salin à pleins poumons, croyant que cela me procurerait du soulagement à ma maladie du foie que j'ai depuis quelques années, mais sans résultat. Sur l'avis d'un ami j'ai commencé à prendre des Amers de Houblon, et je suis maintenant guéri.

JOSH BILLINGS.

A VENDRE

Les onze premiers volumes de *L'Opinion Publique* non reliés, depuis 1870 jusqu'à 1880 inclusivement. S'adresser à M. Paul Dumas, 188½, rue St-Constant, Montréal.

LES ÉCHECS

Montréal, 8 novembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 638, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 377. — MM. S. Tudeu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec ; C. H. Provost, Ottawa ; E. L. Trois-Rivières ; Honoré M. Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P. Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenale, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke ; J. T. Boivin, Saint-Jérôme ; L. I. Tongas, Toronto ; H. Gagnon, Québec.

PETITES NOUVELLES

M. Steinitz est en ce moment à Philadelphie. La première partie qu'il a jouée la semaine dernière avec M. Martinez a été nulle.

Les amateurs hongrois se proposent d'organiser un tournoi international en 1885, à Pesth, pendant la durée de l'exposition.

Un comité vient de se constituer à Berlin pour organiser dans cette ville plusieurs tournois nationaux ; la valeur du premier prix du tournoi principal sera de 300 à 400 francs.

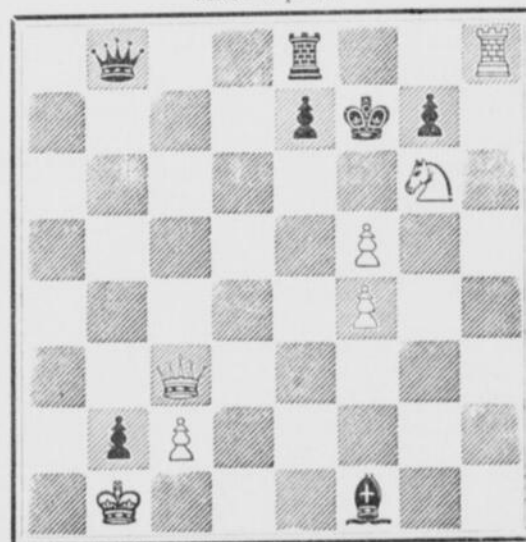
Nécrologie. — Un homme dont tous les amateurs d'échecs ont lu et apprécié depuis quarante ans les articles dans différents recueils d'échecs de France, d'Europe et d'Amérique, M. Alphonse Delannoy est mort à Enghien (Belgique). A lire ces différents écrits où l'imagination, la verve, la gaieté, l'humour et l'esprit brillent dans chaque ligne, on pourrait croire que M. Delannoy n'avait pas dépassé l'âge où la vigueur intellectuelle ne fait que croître et s'affirmer. En réalité, il avait plus de 70 ans lorsqu'il écrivit, pour la *Stratégie*, une revue sans voir que l'on peut considérer comme les «ultima verba» de sa longue carrière.

Si, comme savant, les Echecs ne lui doivent rien, nul n'a plus fait pour eux comme vulgarisateur, nul écrivain plus épris de son sujet n'a consacré plus de temps, plus de veilles à ce culte qui fut celui de sa vie entière. Mais ainsi que pour Philidor et pour Labourdonnaï, les échecs ont été ingrats, et leur fidèle disciple a été, comme ces deux hommes de génie, chercher un tombeau sur la terre étrangère.—(*Stratégie*).

PROBLEME No. 378

Composé par M. le Dr BARRIÈRE, Lavoulte (France)

NOIRS.—7 pièces



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 377

Blancs

1 C 6e D

2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs

1 ?

Au collège :

Le professeur.—Quel est le masculin de corniche ?

L'élève.—Cornichon !

—Le professeur.—Insolent !

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de MCGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 21 octobre

GRAVURES : Toilette de promenade.—Bande de tapisserie.—Toilette bleue.—Toilette beige.—Toilette d'intérieur.—Toilette en lainage.—Toilette de promenade.—Costume pour fillette de trois ans (devant et dos).—Chapeau gris fumée.—Capote coulissée.—Douze formes de chapeaux.—Sept accessoires de chapeaux.—Trois cols parures.—Fichu de dentelle.—Deux nœuds.—Costume court.—Robe de soirée.—Costume de jeune fille.—Robe de jeune fille (devant et dos).

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Les Remords de Félicie (suite) Causerie financière.—Menus de la semaine.—Aubergines à la turque.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURE : Récitations en famille.—Solutions des Récitations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes, dont une d'enfant.

PATONS ET BRODERIES.— 1er Côté. Patrons : Corsage de la robe de s.ée.—Corsage-veste.—Costume de jeune fille. 2e Côté. Broderies : Volant de robe.—Rideau de vitrage.—Bande en application.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 20 octobre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : A Java; voyages de M. Janssen à l'île Caroline, aux îles Sandwich et en Amérique; une noce bretonne; M. Poubelle; La Gloire, tableau de M. J.-A. Rixens; la forêt de Chantilly; la justice chez les anthropophages.—Grandes manœuvres.—Exposition nationale des Beaux-Arts, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Théâtres, par Charles Monselet.—Le Monde financier.—Récitations de famille.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : Les vendanges à Andresy.—A Java; avant la catastrophe; types et vues.—Voyages de M. Janssen: l'île Caroline; lac de lave incandescente.—Une noce bretonne; l'arrivée des mets; la danse après le repas; la prière des mendiants.—La Gloire, tableau de M. J.-A. Rixens.—M. Poubelle, nouveau préfet de la Seine.—Chantilly: la Table de pierre dans la forêt.—La Justice au Zanguebar.—Echecs.—Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

PERDU ET GAGNÉ

CHAPITRE I

Je suis tombé malade il y a un an des fièvres billieuses.

Mon médecin déclara que j'étais guéri, mais j'eus une rechute, accompagnée des douleurs aiguës dans le dos et les reins.

Je ne pouvais marcher.

Je diminuai

de 228 livres à 120 ! Je m'étais fait soigner pour le foie, mais sans aucun soulagement.

Je crus n'avoir plus que quelques mois à vivre ; alors je commençai l'usage des Amers de Houblon, immédiatement mon appétit devint meilleur, et tout mon système se trouva changé comme par enchantement, et, après avoir employé quelques bouteilles je suis plus fort et pèse plus qu'avant. Essayez les Amers de Houblon. Je leur dois la vie.

R. FITZPATRICK.

Dublin, 6 juin 1882.

Comment l'on devient malade.—En s'exposant trop le jour ou la nuit, en mangeant trop et sans prendre d'exercice—trop travailler sans repos, toujours se purger—et surtout trop faire usage de tous les remèdes de charlatans annoncés à grands frais.—Pour vous remettre essayez les Amers de Houblon.

VARIÉTÉS

A la police correctionnelle :
Le président.—Vous dites que le prévenu vous a insulté ?
Le gardien de la paix.—Oui, monsieur le président.
—Le président.—Que vous a-t-il dit ?
—Le gardien de la paix.—Il m'a répondu... mange !

Un gamin à un inspecteur qui l'interroge sur les quatre règles :
Les griefs s'additionnent.
Les fonds de l'Etat se soustraient.
Les scandales se multiplient.
Les ministres se divisent.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61, rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 41
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

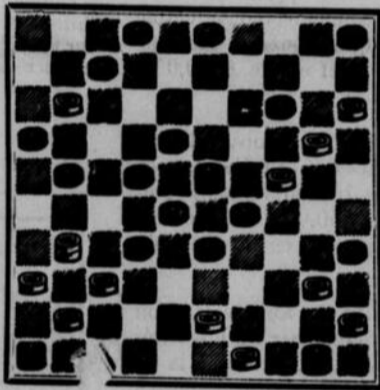
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 42

Composé par M. Chatillon
NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 41

Blancs—47 à 21, 46 à 41, 2 2 à 18, 30 à 25, 35 à 4 pr 3 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous : Les soumissions seront reçues jusqu'à mardi, le quatrième jour de décembre prochain. Les plans, devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le vingtième jour de novembre. Pour les travaux à la tête du canal des Galops, les soumissions seront reçues jusqu'à mardi le dix-huitième jour de décembre. Les plans et devis, etc., pourront être examinés aux endroits déjà mentionnés dès et après mardi le quatrième jour de décembre.

Par ordre,
A. P. BRADLEY,
Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux,
Ottawa, 20 octobre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'automne

COMMENÇANT LE 15 OCT. 1883.

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	2 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Métapédia.....	6 55 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 32 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	6 00 "
" Halifax.....	10 00 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.00 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef. Montréal, N.-B., 25 juin 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soussignés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRE

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13½ pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminier le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c
caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquet, Océano, Chronos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 35c. Grande variété de Cartes d'annonces. Distribution pour le commerce et les imprimeurs. 140 Échantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, etc. À l'adresse M. VERVAE & SONS, boîte 22, Northford 's.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.O.L. O.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS.

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 25 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographier.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,
Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs remarquables dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement s'est que de \$2.00 par an.